

ASE 2598

République Française
Liberté — Égalité — Fraternité

VILLE DE PARIS



Prix Municipal

*Il a été tiré, de cet ouvrage,
dix exemplaires sur papier du Japon,
tous numérotés.*

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

- TRAITÉ DES SUCCESSIONS MARI-
TIMES ET COLONIALES. 1 vol. in-8°. 6 fr.
- NOTES SUR BANGKOK, brochure . . . 1 fr.
- LES MISSIONS RELIGIEUSES EN
INDO-CHINE, brochure 1 fr.
-

PIERRE NICOLAS

*Achard
c NPS*

NOTES

SUR LA

VIE FRANÇAISE

en Cochinchine



ASE 3899

BIBLIOTHÈQUE

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONESIEN

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

RUE RACINE, 26, PRÈS L'ODÉON

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays,
y compris la Suède et la Norvège.

INTRODUCTION

Ces notes, écrites en cours de séjour dans une de nos plus belles colonies françaises, signalent, au passage, ce qui a paru intéressant ou curieux à un nouveau venu, parmi les usages, les habitudes de nos compatriotes établis en Cochinchine, et même ce qu'il peut être pratique de savoir pour les gens avisés qui pourraient s'y établir un jour.

Écrit en toute simplicité, ce livre familiarisera rapidement avec la vie européenne à Saïgon, la grande capitale de l'Extrême-Orient. Ensuite,

s'il lui plaisait d'y aller voir, le lecteur serait sans doute moins surpris, mais aussi il débarquerait mieux renseigné sur les différents détails d'une nouvelle existence.

Et, puisque, sur place, certains côtés pittoresques ou utiles de la vie coloniale ont frappé l'auteur de ces lignes, il est probable que les mêmes étonnements attendent les autres Occidentaux qui pousseront jusqu'au cap Saint-Jacques.

Alors, ceux-là, sans perdre de temps à faire des observations qu'ils auront déjà pu lire ici, ne manqueront pas de rapporter, à leur tour, aux métropolitains, leur contribution documentaire.

Quant à ceux qui n'aiment pas les grands voyages, après avoir parcouru ces pages, ils en sauront assez pour être bien convaincus que les Français colonisent à merveille lorsqu'ils sont sur une terre où ils peuvent fonder un établissement prospère et durable. N'est-il pas bon qu'on le sache et que chacun le dise.

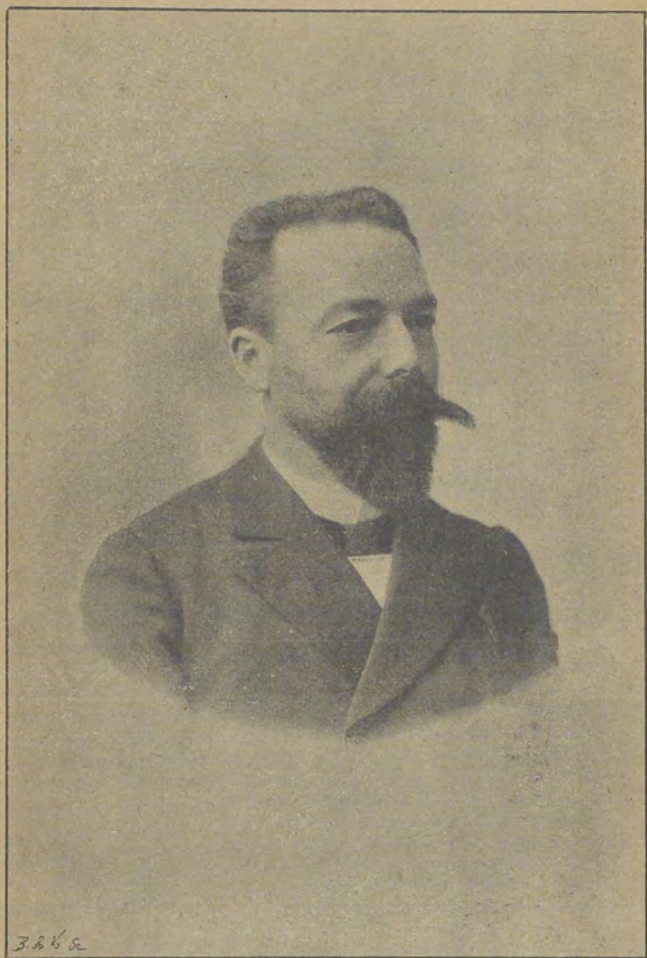
Ce qui nous manque parfois, c'est plutôt de savoir où aller coloniser, c'est-à-dire, où porter notre activité, nos ressources, nos espérances. Eh bien, cet ouvrage dit seulement : ne cherchez plus, c'est en Indo-Chine qu'il faut promptement partir.

C'est un pays privilégié, qui a eu la bonne fortune d'être gouverné, avec

un remarquable esprit de suite et de méthode, par des administrateurs de premier ordre, comme les de Lanesan et les Doumer.

Tant vaut l'homme qui la gouverne, tant vaut la colonie. C'est parce que ce secret n'est pas assez connu que nos possessions d'outre-mer ont souvent plus promis que donné.

P. N.



M PAUL DOUMER

Ancien ministre des Finances, Gouverneur général de l'Indo-Chine

I

ASPECT DE SAIGON PORT DE COMMERCE ET PORT DE GUERRE PREMIÈRES IMPRESSIONS

Le cap Saint-Jacques est en vue, c'est la terre française... Alors commence la fastidieuse navigation dans le Donaiï, la rivière jaunâtre et argileuse qui descend de Saïgon entre des rives basses, inondées, vertes d'éternels palétuviers.

Après les interminables lacets du fleuve monotone, apparaissent les hautes tours rouges de la cathédrale de Saïgon. Bientôt on découvre le port de com-

merce et la ville. Le paquebot vient lentement se ranger contre l'appontement.

Du quai, une équipe de coolies annamites soulève le plan incliné jusqu'à l'étroite coupée du navire et le débarquement précipité s'opère au milieu des appels, des bouts de conversation qu'échangent de loin les amis qui attendent, et les passagers impatients d'être à terre. Les invitations se croisent pour le soir, pour le lendemain. Les nouvelles circulent : ce sont des absences et parfois, hélas ! des morts imprévues... et dans le tohu-bohu de l'arrivée chacun se presse et s'agite.

Peu à peu, le quai se dégarnit, devient moins bruyant, s'apaise. Les voitures *malabares* aux couleurs vives (ce sont les fiacres du pays), s'emplissent d'assaut, et les petits chevaux annamites emportent vers la ville toute une jeu-

nesse de colons, d'officiers et de fonctionnaires.

Le port de guerre prend sur la rivière de Saïgon un large espace, réservé au mouillage des bâtiments de l'État. Des canonnières, des torpilleurs, quelquefois des cuirassés, tranchent avec leurs coques blanches sur ces eaux argileuses.

L'hôtel de l'amiral se cache dans la verdure des rives. Plus loin, l'arsenal, la ruche coloniale la plus active qu'on puisse souhaiter, ébranle la ville à coups de marteau-pilon. Les services que rend le grand bassin de radoub sont précieux, car les navires du plus fort tonnage peuvent y réparer leurs avaries.

Au travers des grilles et des jardins on aperçoit les longs toits rouges des magasins d'approvisionnements de la marine.

Sur le quai Francis-Garnier, à la limite du domaine militaire, est installé le nouvel Hôtel des Messageries fluviales de la Cochinchine. L'élégante flottille de la Compagnie est rangée le long d'ap-pontements spéciaux.

Enfin, nous sommes dans la rue Catinat, fameuse par ses superbes boutiques, ses cafés décorés, son mouvement incessant de voitures et de piétons, de bicyclettes et même d'automobiles. L'animation est augmentée encore, les jours d'arrivée d'un courrier, par quelques centaines de passagers pressés de se distraire des fatigues d'une longue route.

Les uns se précipitent dans les cafés, avides de boire frais. La glace n'est pas toujours abondante à bord, et l'expérience peut seule donner idée de la jouissance que renferme l'écume glacée d'un cocktail ou la mousse d'un bock



STATUE DE FRANCIS GARNIER.

pour les débarqués de certains bateaux.

D'autres cherchent hâtivement les hôtels, qui sont nombreux et confortables. Tel veut un vrai lit, large et très blanc. Tel se réjouit dans l'attente d'un copieux repas.

La rue Catinat a une animation remarquable. Ce n'est pas ce mouvement particulier aux rues chinoises qu'on trouve dans toutes les villes d'Extrême-Orient, avec ce grouillement de torses nus, de jambes nues, remuantes, pendantes, dormant le long des esca-beaux en bambou. Ici, l'animation est tout européenne, parisienne : ne dit-on pas que Saïgon est le Paris de l'Extrême-Orient.

A cinq heures, quand le soleil, bas à l'horizon, permet d'abandonner le casque colonial et de quitter les voitures fermées, commence un long défilé d'équipages bien attelés, entraînant le

Saïgon élégant à la promenade journalière.

Les gracieuses Européennes, de plus en plus nombreuses, n'ont pas abandonné les modes parisiennes. Le corset est si gracieux, mais comme il doit être pénible sous les tropiques ! La coquetterie bien légitime des suppliciées leur fait souffrir volontiers le cilice qui les pare. Il est vrai que le grand sarreau flottant que portent les Anglaises est si laid !

Le sexe fort a complètement renoncé au luxe du costume ; rien n'est moins compliqué que sa parure : un veston et un pantalon éblouissant de blancheur, c'est tout, et c'est fort commode.

Des chroniqueurs pressés qui abattent leur tour du monde en moins de quatre-vingts jours, et qui, malheureusement pour leurs lecteurs, n'ont guère le temps de connaître les pays

dont ils parlent, racontent avec tout leur sérieux, et quelquefois avec toute leur autorité, des choses extraordinaires sur nos colonies, sur la Cochinchine en particulier.

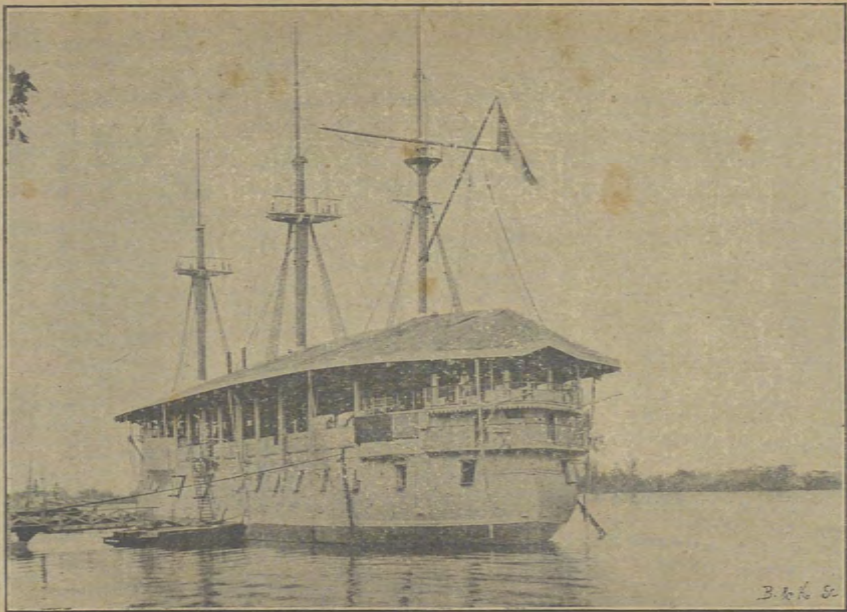
Les Européens de Saïgon, à les écouter, promènent tristement, dans les rues poussiéreuses, leurs faces pâles et leurs yeux éteints qu'ils dérobent derrière d'énormes lunettes noires... Ils semblent stoïquement attendre un sort fatal.

Ces descriptions alarmantes sont d'un autre âge ou d'un autre pays.

Sans doute, les hommes, les femmes surtout, ont à Saïgon un teint blanc et mat, mais les couleurs n'en sont point pour cela toujours absentes. Cette délicatesse de teint est le fait de la vie à l'ombre, obligée dans ce pays de soleil impitoyable. Enfermés tout le jour dans des appartements assombris, où l'on

évite avec soin la moindre filtration, non seulement de lumière, mais encore de réverbération, les colons acquièrent forcément cette blancheur, qui n'est, en aucune sorte, l'indice d'une santé chancelante. Il suffit, pour s'en convaincre, de vivre à Saïgon et de fréquenter les Saïgonnais.

Ceux qui décrivent trop légèrement nos villes coloniales gagneraient, en vérité, à passer au moins quelques jours dans les escales qu'ils abîment si facilement à coups de plume.



LA Triomphante.

II

L'INSTALLATION — LES MEUBLES LES BIBELOTS — L'AUCTION

Le premier soin doit être de s'installer confortablement. Aussi, dès les premiers jours, faut-il multiplier les courses et en finir avec les ennuis de la recherche d'une *case* et de son aménagement.

Après d'interminables promenades en petites voitures malabares ou en pousse-pousse à travers le vaste jardin qui constitue la ville, on arrête son choix sur telle habitation bien exposée aux moussons rafraîchissantes, ou sur telle

autre mieux garantie du soleil, mieux ombragée.

Les rapports de bailleurs à locataires sont simples : rarement de bail, pas de complications ; les loyers sont à prix fixe, tant de francs, tant de piastres par mois. Aucune imposition, pas de contribution, et pas de concierge ; pas de denier à Dieu.

Les meubles s'achètent de préférence à la salle des ventes, à l'*auction*, pour employer le mot usité, d'importation britannique.

Dans ces salles de vente se fait, en quelque sorte, la remise du mobilier de ceux qui partent à ceux qui arrivent. Un commissaire-priseur préside au contrat et prélève un léger tribut.

Cet intermédiaire, qui n'est pas simplement gracieux, se fait apprécier dans une ville où la population de fonctionnaires et de colons est flottante ; les uns



2.

MOULEURS ET SCULPTEURS.

rentrent en France jouir d'un repos ou d'un congé, d'autres prennent une nouvelle destination, d'autres, au contraire, viennent s'installer. Il est aussi nécessaire pour les uns de réaliser rapidement leur mobilier, qu'il est indispensable pour les autres de se meubler vite.

Tout ce qu'on peut imaginer passe par les auctions ; chevaux et voitures, bahuts incrustés de nacre et d'ivoire, bronzes japonais de toute valeur, vieilles porcelaines chinoises, satzumas cloisonnés, soieries du Tonkin, etc., sont disputés chaque dimanche à coups d'enchères.

Cette lutte est en faveur : les mondaines de Saïgon viennent discuter bibelots et chinoiseries avec plus de grâce que de science. Et, que voulez-vous, à ce jeu-là, les plus forts se trompent et sont trompés.

Les porcelaines ont, naturellement, tous les honneurs. C'est la Chine, on le sait, qui mit chez nous la porcelaine à la mode. Au xvii^e siècle, les jésuites envoyaient déjà en Europe d'admirables spécimens de la céramique chinoise, tandis que le vieux Japon donnait naissance aux porcelaines de Chantilly.

Ceux que le luxe du mobilier ne séduit pas délaissent l'auktion et se fournissent tout simplement chez les menuisiers et les vanniers chinois, qui ont un assortiment complet de meubles très suffisants, en bambou, en rotin ou en bois léger.

Mais il est prudent de prier un ami de servir de drogman auprès de ces fils du Ciel qui ne manquent jamais de profiter de l'ignorance des Occidentaux. Comme ils dédaignent parler français, et qu'en général nous savons peu de chinois, d'un commun accord on s'est

arrêté à un langage de convention, on parle *nègre* : *Moi vouloir ça* ; et ne croyez pas que ce soit toujours aussi simple. Il y a une multitude d'expressions bizarres, auxquelles on se fait d'ailleurs rapidement, mais qu'il est presque indispensable de connaître pour débattre convenablement un marché avec ces habiles commerçants, comme pour comprendre les boys annamites employés à notre service et se faire comprendre d'eux. Le *couteau couper poils la gueule*, c'est un rasoir ; *quelle heure y en a*, c'est la montre, etc.

Y en a louksir camarade, ça combien coûter, n'indique pas grand'chose à un récent débarqué. Il faut un apprentissage pour comprendre que l'on vous prie, si vous n'avez pas entière confiance, de vous renseigner chez un concurrent tout aussi chinois et tout aussi roué que le marchand auquel vous avez affaire.

Dès que le marché est conclu, une armée de coolies emménageurs, toujours à l'affût des installations, entassent sur des charrettes à bras, lits, chaises longues, armoires, matelas, etc. Voilà un mobilier parfait pour 100 piastres, à peine 250 francs.

Les coolies ont rapidement fait l'eménagement; ils connaissent un peu toutes les cases, et mettent, sans avoir grand besoin de conseils, les meubles à la bonne place.

Une dernière course, pour joindre quelques accessoires à ce sommaire ameublement colonial, et l'installation est terminée. Il ne reste plus qu'à suspendre sous la véranda, au seuil de la maison, la lanterne qui brûle toute la nuit, à la mode chinoise. Rien n'est gai comme ces innombrables petits phares brillant dans le sommeil des jardins. Aussi, une case inhabitée est-

elle un mauvais voisinage, tant paraît triste l'absence de cette traditionnelle veilleuse.



HOTEL DES POSTES ET DES TÉLÉGRAPHES.

III

LA POPOTE

Lorsqu'on ne vit pas en famille, l'usage est de se grouper entre amis et d'occuper en commun une des gentilles maisons saïgonnaises.

Cette association porte le nom peu prétentieux de *popote*. Le but de la popote est de donner à ses membres le plaisir de vivre avec des amis, des camarades qu'on a le temps de bien choisir, et l'agrément d'une table moins fastidieuse que ne le devient à la longue celle des meilleurs hôtels. C'est la solu-

tion du problème de la vie agréable et à bon marché.

L'organisation d'une popote est très simple. On se procure chez les marchands chinois, ou à l'auktion, les objets mobiliers indispensables à ce genre de coopération : buffet, table, assiettes, etc. Une place d'honneur est réservée aux immenses verres d'un demi-litre, aptes à recevoir les blocs de glace dont on abuse trop souvent. Il est vrai que les médecins de la ville, pour boire frais à leur aise, prétendent que la glace est le meilleur des digestifs !

Chaque associé prend à son tour la direction de la popote avec le titre officiel de *chef de gamelle*. Ce fonctionnaire de l'ordre privé remplit le rôle minutieux de la bonne ménagère : il traite avec le cuisinier et exerce sur le personnel servant, l'office et la cave, une étroite surveillance.

Si le chef de gamelle est *débrouillard*, on a vite fait d'oublier les meilleurs menus du monde. Bien à l'aise, dans une case confortablement installée, sous le *panka* qui évente doucement, les popotiers sont tout aux douceurs de la bonne chère.

A la popote, les invitations sont faciles et, par suite, fréquentes, on met tout simplement un couvert de plus. Le menu est toujours suffisamment copieux et soigné, pour qu'un convive soit le bienvenu et le bien reçu. A l'hôtel, dame ! il faut calculer, et adapter ses idées de relations et de bonne camaraderie de table à la largeur de sa bourse.

On mange fort bien à Saïgon. Les cuisiniers sont presque des artistes, très épris de leur art. Ils préparent les mets avec plaisir et avec une lenteur de bon augure. Ils excellent dans la pâtisserie.

Dans quelques cuisines, le Chinois est préféré à l'Annamite. Question de pittoresque à part, — et encore le chignon annamite est-il tout aussi décoratif que la queue chinoise, — l'annamite ne le cède pas en habileté, en soins et en propreté, au cuisinier du Céleste Empire.

Il est écrit dans le guide de la bonne cuisinière bourgeoise de Saïgon : Voulez-vous recevoir particulièrement bien votre hôte, ne manquez pas de lui servir un gigot.

Un gigot est une pièce de luxe en Cochinchine. Le mouton, assez rare, est généralement mauvais; un fin gigot de bon mouton est donc plus rare encore. Jadis, dans les provinces de l'intérieur du pays, dans des centres importants même, on ne détaillait pas cette précieuse chair, et les gourmets étaient réduits à s'offrir un mouton complet



HALL DE L'HÔTEL DES POSTES.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

venu de loin à grands frais, pour satisfaire leur ruineuse envie de voir un gigot doré mijotant à la bretonne.

Si l'on veut vraiment sacrifier à l'usage saïgonnais, il est indispensable, dans un dîner de gala, d'offrir à ses hôtes de simples artichauts, étiqués, ratatinés, venus d'Europe dans les glacières des paquebots. Ce fruit potager, qui passe presque inaperçu en Occident, éveille sur le palais de nos colons des crises de gourmandise. Il a toujours été impossible aux plus habiles agents de culture — et ces estimables fonctionnaires sont en nombre — d'acclimater le moindre artichaut. Naturellement, l'attrait du fruit défendu aux petites bourses fait prendre d'assaut, à chaque courrier de France, les quelques douzaines de ces légumes qui se trouvent à bord.

Les melons, les poires, les raisins,

sont encore des mets délicats et de grande table; ils arrivent en assez parfait état dans des paniers mis à la glacière des navires.

La pâtisserie, les glaces, les sorbets, sont des articles communs. Les cuisiniers les plus ordinaires savent lier avec le lait condensé de délicieuses crèmes. Le lait naturel est rare, cher et mauvais.

Le champagne est de la moindre fête et remplace tous les vins fins ou vieux, trop rapidement disqualifiés par la chaleur des tropiques. Et puis, ce pétilllement est encore un peu de la gaieté française, qui ne s'exporte guère.

Les gentilles cases, coquettement plantées au milieu de jardins toujours verts, retiennent facilement ceux à qui le monde et ses plaisirs plaisent peu.

On est si bien chez soi, sur la chaise longue familière, vers le soir, quand,

au coucher du soleil, les fleurs et les plantes expirent leurs parfums !

Les uns sucent méthodiquement le cocktail à leur chalumeau de paille, ou dégustent à petits coups l'absinthe glacée. D'autres font de la peinture, de la musique. Beaucoup s'essayent à la photographie. Ce passe-temps offre ici d'intéressantes distractions et conserve de pittoresques souvenirs.

Entre temps, les contemplatifs s'abandonnent à leurs rêveries, et se complaisent dans les replis de leur âme. Combien trouve-t-on, aux colonies, de ces heureux insoucians,

« Ayant contre la vie à certains jours méchante,

« L'idéal qui sourit et la muse qui chante! »



PALAIS DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'INDO-CHINE.

IV

LE MONDE — RÉCEPTION — CLANS LES BALS

Dans une ville si coquette, on ne doit pas s'étonner de rencontrer toutes les exigences de la mode; on est bien un peu en retard, mais si peu! Le courrier de France met à peine trois semaines pour apporter les derniers modèles du Gymnase ou du Vaudeville. Maintes villes de province envieraient à Saïgon le luxe, le confort et le goût du jour.

Les femmes, et les jolies ne sont pas rares, ont multiplié les occasions de se voir et de se faire voir. Chacune d'elles

a son jour de réception. Les cinq-à-sept de ces aimables hôtes sont assidûment suivis, et ces réceptions sont cérémonieuses. Les élégantes et claires toilettes, les uniformes se pressent dans des salons vite trop petits.

Les uniformes sont très simplifiés; les officiers portent le vêtement de toile blanc avec galons et boutons d'or ou d'argent. Ceux qui ne sont pas officiers croient devoir se serrer dans des redingotes ou des jaquettes qui s'accommodent mal à la couleur locale, beaucoup moins sombre.

L'heure des visites compte parmi les plus agréables. Malgré la solennité un peu exagérée de certains salons, on rencontre, dans ces réunions, une aimable compagnie. On y cause des faits du jour, les moindres y prennent de l'importance surtout pendant la saison théâtrale, au lendemain d'une pièce

nouvelle, dont le succès à Paris et les élogieux comptes rendus ont plus vivement fait regretter les Boulevards. Et la causerie s'égaré parfois en des souvenirs personnels que chacun écoute, intéressé. Puis on discute le talent ou la voix des artistes locaux, et l'on escompte leurs chances de succès dans les rôles annoncés.

A Saïgon, comme dans toutes les colonies françaises, et autres, faut-il bien ajouter, il y a peu d'entente entre civils et militaires. C'est regrettable, mais il en est ainsi depuis longtemps, détestable raison pour que ce mauvais état de choses continue.

Le civil ne tiendrait qu'à se rapprocher, le militaire se garde. Lors de la conquête et de la pacification, le sabre faisait son office et restait maître un peu partout ; c'était une légitime compensation pour une vie pleine de sacrifices, de

dangers et de courage. Depuis longtemps, heureusement, en Cochinchine, on a sonné la victoire, et à son tour l'administration civile mène à bien son rôle paisible, tandis que les militaires voient tristement leurs armes rongées par la rouille.

Les antipathies nées de cette subordination d'un ordre à l'autre n'ont pas tardé à tourner à l'aigre. Les civils reprochent aux militaires l'amour du panache, les militaires tiennent rigueur aux civils de leur peu de respect du galon, et les propos vont d'un train qui ne s'arrête plus.

Ces procédés, non seulement déplorables au point de vue du bon accord qui est le charme de la vie lointaine, contribuent à accréditer dans la métropole des échos aussi faux que peu aimables.

Il est désagréable d'entendre nos

fonctionnaires des colonies jugés aussi arbitrairement par des gens à qui la frayeur du mal de mer, ou les loisirs, n'ont pas permis de franchir l'isthme égyptien. S'il est vrai de dire, avec Mme de Sévigné, que la « réputation d'un officier est aussi blonde et aussi délicate que celle d'une femme », la réputation des fonctionnaires qui n'ont pas l'honneur d'être officiers mérite aussi quelques égards, et il est bon de ne pas la ternir à plaisir.

Ainsi on entend couramment dire, et de bonne foi, que les fonctionnaires coloniaux sont des *filis à papa* ayant fini de bien faire, choisis la plupart du temps parmi les flâneurs du boulevard. Par bonheur pour nos colonies, rien n'est plus faux, comme s'en persuadent bien vite ceux qui se donnent la peine de se renseigner.

Sans parler naturellement des jeunes

fonctionnaires sortis d'écoles spéciales telles que l'École Coloniale de Paris, l'École Polytechnique qui fournit chaque année des stagiaires à l'École Coloniale, l'École des Sciences politiques, etc., et qui entrent dans les administrations coloniales par une filière présentant les plus sérieuses garanties, ceux même qui, n'appartenant pas à la « Carrière », doivent leur nomination à la faveur ou à des titres acquis autre part, sont scrupuleusement choisis, et aucune administration métropolitaine n'a rien à reprocher aux cadres coloniaux tels qu'ils sont organisés depuis plusieurs années déjà.

De tout temps et dans tous les pays il y a eu de mauvaises langues jalouses qui ont donné cours à leur méchanceté; mais il n'est pas moins désolant, à tous les égards, que des bruits aussi malveillants et aussi peu

fondés trouvent des oreilles complaisantes et arrêtent les esprits qui ne se donnent pas la peine de quelque réflexion. Aussi, qu'arrive-t-il ? Fonctionnaires et militaires élèvent souvent entre eux une barrière et se fréquentent peu. Tout le monde y perd, car la gaieté et l'animation si nécessaires aux colonies ne trouvent pas leur compte.

Les querelleurs se divisent même en sous-groupes. Les officiers de marine fréquentent peu leurs camarades des autres corps, ils les jugent trop militaires ; on pourrait peut-être reprocher aux officiers du « Grand Corps » de ne point l'être assez ; quoi qu'il en soit, les « officiers à casquette » ont la réputation d'être mondains, et leur peu de goût pour le militarisme leur fait moins négliger la compagnie des simples civils.

Les commerçants et les fonctionnaires

forment aussi leurs petites coteries trop souvent bien tranchées. Les fonctionnaires, soit qu'ils administrent, qu'ils jugent ou qu'ils perçoivent, sont fiers de leur parcelle d'autorité, fiers d'appartenir à l'« Administration ! » Les commerçants, et ils sont heureusement de plus en plus nombreux, ont la seule ambition, très légitime, de drainer les dollars et d'allonger leurs boutiques sur la rue Catinat. La *rue Catinat* désigne, dans son sens abstrait, tous *ces gens qui viennent faire du commerce dans la colonie*. L'intonation légèrement protectrice et plaisante de cette phrase a été longtemps toute notre politique coloniale : le fonctionnaire tolère le commerçant et ne le favorise guère.

Il est certain qu'à la tête des affaires l'esprit est plus large et l'orientation plus pratique. On s'y rend compte que nos colonies d'Extrême-Orient, et entre

autres la Cochinchine, spécialement riche, doivent devenir d'excellents terrains pour notre développement commercial.

Mais on est vraiment peiné de voir une colonie vouée à la prospérité, ainsi divisée, et souvent assez sérieusement, par des querelles de corps ou de fonctions. L'indifférence et l'égoïsme coloniaux devraient amener à cette vertu que les moralistes appellent charité, et les philosophes indulgence.

Les bons esprits réagissent contre ces idées particularistes ; à l'heure actuelle, l'union se fait plus facilement entre les groupes ennemis, et certainement l'état de choses que déplorent ceux qui ont souci de notre avenir colonial, ne survivra pas aux progrès incessants du commerce, et aux grâces du quadrille.

En effet, les salons où l'on danse jouissent du bénéfice de neutralité.

Terpsichore rallie indifféremment tous ses fidèles et les entraîne dans un tourbillon harmonieux, loin des querelleurs et des empêcheurs de danser en rond.

Une chose remarquable est le culte passionné que tout Saïgonnais voue à cette gracieuse muse; et, pour ne parler que des réunions presque officielles, chaque mois on danse au Cercle militaire, et chaque mois la Société philharmonique donne une soirée à ses gracieuses sociétaires.

Le bal du 14 Juillet, offert par le gouvernement à tous les colons, officiers, fonctionnaires ou commerçants, est naturellement parmi les cérémonies brillantes et goûtées. A cette fête s'étale toute la pompe officielle, dans le beau cadre de verdure et de fleurs que peut offrir une végétation tropicale.

Le palais du gouverneur général dresse ses arêtes de feu dans un parc



CERCLE MILITAIRE.

étoilé d'innombrables lampions aux couleurs nationales. Le haut perron, avec sa double haie de tirailleurs annamites en grand uniforme, les pieds nus, est de l'effet le plus pittoresque. Dans le grand hall, à l'entrée, se pressent des groupes d'habits noirs, d'habits brodés, de tuniques indigènes. Sous les vérandas s'ouvrent larges, pleins de lumière, les vastes salons, le buffet, la salle de jeu, dans laquelle bientôt les amateurs de toutes races, de toutes teintes, joignent fraternellement leurs coudes pour arriver à la conquête d'une des tables au tapis vert flanquées des deux flambeaux d'usage.

L'Annamite est joueur entre tous; longtemps exploité par les jeux chinois, par le fameux jeu des trente-six bêtes et par trente-six autres jeux, il paraît toujours pressé de perdre le plus clair de ses piastres. En ce jour de fête, les

préjugés de races sont abandonnés ;
plastrons blancs et tuniques noires
échangent galamment leur argent.

Le vrai, l'unique salon, est celui de
la danse. Ce vaste temple occupe le
centre du palais. De tous côtés, de
hautes baies s'ouvrent sur des por-
tiques décorés des belles palmes de la
flore cochinchinoise ; et tandis qu'à
travers les vérandas grandes ouvertes
passe la brise caressante de la mous-
son, la musique de l'infanterie de ma-
rine groupée sur un portique entraîne
les valseurs et remplit le parc de ses
gaies harmonies.

Le jardin est splendide, et rien n'est
délicieux comme ces nuits pleines de
senteurs et de lucioles phosphores-
centes, dans le rythme lointain et
adouci de nos vieilles mélodies fami-
lières.



TIRAILLEUR ANNAMITE.

V

LES PROMENADES — LE TOUR DE L'INSPECTION — JARDIN BOTANIQUE — JARDIN DE LA VILLE.

La promenade favorite des Saïgonnais est le célèbre Tour de l'Inspection.

Ce tour se fait en voiture, le soir, de cinq à sept. La route, très belle, fait un grand coude en haut de Saïgon et s'engage sur le territoire de l'arrondissement ou inspection de Giadinh, qui lui a imposé son nom. Soigneusement entretenue, elle est tantôt ombragée d'arbres et bordée de haies vives de

bambou, tantôt dégagée et droite à travers de grasses rizières. L'air est plus vif qu'en ville, et les moussons balayent mieux l'humidité toujours renaissante du sol.

Sur une partie de la promenade, les voitures marchent au pas. Cet endroit choisi varie au gré du caprice de la mode : la route de Phumy le cède au chemin de Giadinh ; quelques mois passent, et le bon ton change l'itinéraire !

On échange des saluts et des sourires, on s'inquiète des figures nouvelles. C'est là qu'on vient chercher quelque sujet de conversation pour le dîner du soir et un peu d'appétit.

Le retour s'effectue par le Jardin botanique, bien justement célèbre.

En effet, sur les bords d'un large arroyo, moins vaseux que ne sont ses pareils, est dessiné le parc le plus riant

qu'on puisse imaginer. De larges allées sont ombragées par les puissantes essences tropicales étiquetées et classées. D'autres voies sont bordées par une belle collection d'arbres à palmes. Les pelouses, épaisses et vertes, sont tachetées de fleurs grasses, éclatantes de couleur et fortement parfumées.

Pour ceux que les plus beaux types de la flore d'Indo-Chine ne suffisent pas à charmer, on a réuni dans ce magnifique décor la faune complète du pays. Tigres, panthères, éléphants, ours, serpents se partagent les pavillons qui sont dans ce jardin.

La volière, haute, spacieuse, bien divisée, est particulièrement élégante. Des variétés infinies d'oiseaux très grands ou minuscules sont emprisonnées dans ce vaste chalet grillagé, enfoui sous la verdure et rafraîchi par des fontaines d'eaux jaillissantes. Les péli-

cans, les ibis et toutes les espèces de palmipèdes susceptibles d'apprivoisement nagent en liberté dans un charmant petit lac dessiné au milieu du jardin.

Ces merveilles, qui étonnent tous les étrangers, sont aussi très appréciées des Saïgonnais, et, le soir, ceux que le tour de l'inspection attire moins vivement viennent volontiers contempler la luxuriante nature extrême-orientale si habilement reconstituée.

Moins beau que le parc botanique et zoologique, le Jardin de la ville offre cependant une agréable promenade pour qui aime l'espace et l'ombrage. Dessiné sur l'emplacement d'une ancienne forêt dont on a conservé quelques vieux hôtes, ce jardin renferme des arbres magnifiques.

Chaque dimanche, le parc prend son air de fête ; la musique de l'infanterie

de marine y attire tout Saïgon. Les fidèles du tour de l'inspection désertent leur promenade favorite, et, à la chute du soleil, charrettes, landaus et calèches affluent dans la grande allée qui enveloppe le kiosque des musiciens; sur trois ou quatre rangs, les voitures se suivent ou se croisent au pas.

Une seconde promenade tout autour du pavillon est réservée aux piétons. Il est de bon genre d'abandonner sa voiture et de venir piétiner dans ce cercle où règne une certaine intimité. On se réunit par groupes, on cause. Les gentilles Saïgonnaises excellent aux potins; et puis, n'est-il pas intéressant de savoir par le menu la dernière histoire dont on avait entendu parler?

« Et se moquer du monde est tout l'art d'en jouir! »

Les blanches quenottes s'aiguisent à ce jeu, parfois mordent un peu fort, et

là encore n'y a-t-il pas un certain charme? Dans nos colonies, la moyenne intellectuelle est élevée, plus élevée qu'on ne le suppose communément, et les racontars inévitables, même les médisances, empruntent au milieu une saveur particulière. Ce n'est plus ici le banal potin. Le tour est plus fin, plus drôle. Les meilleurs esprits ne manquent guère de se joindre à cette délicate partie, et, si la distraction est toujours méchante, elle a la mauvaise excuse d'être souvent spirituelle.



6

JARDIN DE LA VILLE.

VI

LES MONUMENTS — LA CATHÉDRALE — LE
GOUVERNEMENT GÉNÉRAL — LES STA-
TUES — RUES ET BOULEVARDS.

La capitale de la Cochinchine est la ville la plus importante des possessions coloniales de la France. Dans les trente années qui ont suivi l'annexion, elle a été beaucoup embellie. Saïgon est maintenant une des plus jolies cités de l'Extrême-Orient.

Un beau palais a été édifié pour le Gouverneur général; on a construit des monuments publics qui orneraient n'im-

porte quelle ville au monde ; de magnifiques avenues de tamariniers et de manguiers donnent une ombre bienfaisante aux routes larges et bien tracées.

Saïgon n'est certes pas une ville de marbre, mais la simple brique y est savamment ordonnée par les hommes de l'art, que le budget de la colonie, gros de ressources, permet de conserver pour le constant embellissement de la cité grandissante.

De très nombreux édifices ont émergé des antiques marais de Giadinh. Chaque boulevard, conquis sur des arroyos fangeux, est gardé par des villas fleuries et d'élégants palais.

La cathédrale impose son immense masse édifée dans le meilleur style roman. Ses tours carrées avec leurs flèches élégantes sont aperçues de loin à chaque détour du fleuve qui conduit de la mer à la ville.



6.

LA CATHÉDRALE DE SAIGON.

Construit sur le point culminant de Saïgon, ce beau monument est cher à plus d'un titre aux Saïgonnais. Il est flatteur pour leur amour-propre, et, de plus, par suite d'une cause tout imprévue, cette cathédrale a des droits à la reconnaissance publique. C'est en établissant ses fondations profondes qu'on a découvert la vaste nappe d'eau limpide qui alimente largement Saïgon d'une eau qu'envieraient beaucoup de villes en France; le débit de ce lac souterrain est inépuisable, et, pendant la saison sèche, comme pendant l'hivernage, les fontaines publiques et les canalisations particulières ne tarissent jamais.

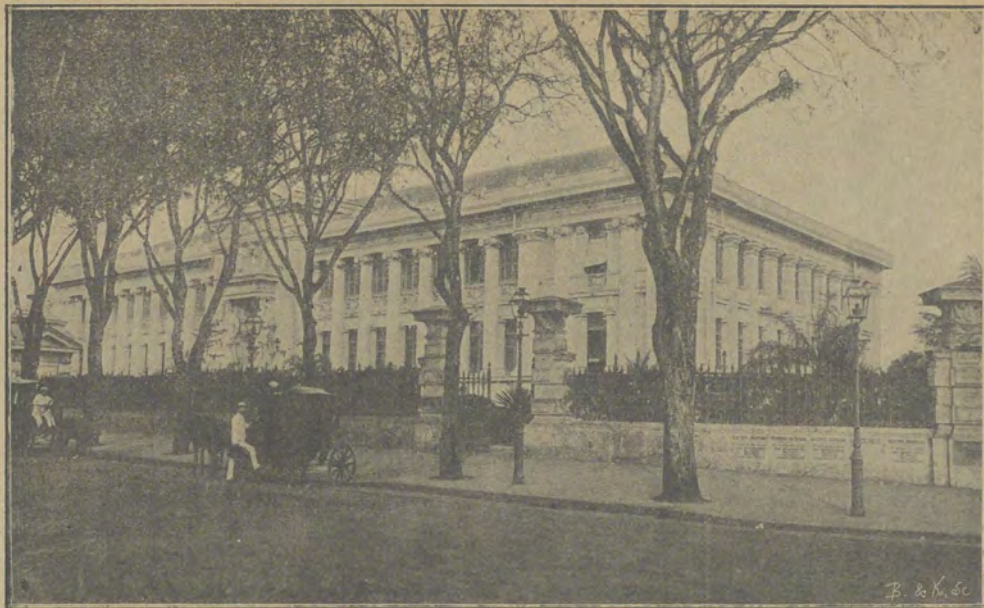
Cependant le sol sablonneux, qui forme un filtre naturel à ce lac bien-faisant, a créé mille difficultés aux constructeurs de cette lourde bâtisse, et il a fallu prolonger les premiers

travaux d'édification pour chercher très bas un terrain résistant.

Néanmoins, la masse l'a emporté, et une des tours s'est enfoncée, oh ! bien légèrement, mais d'une manière appréciable cependant, et, comme Notre-Dame, à Paris, la cathédrale de Saïgon a des tours d'inégale hauteur.

Cette superbe église est le rêve réalisé d'un vieux colon de Cochinchine, l'ancien curé de Saïgon. Il a prêché, quêté de si heureuse manière que les millions ont afflué et sont venus assez vite cimenter les murs de son cher édifice. Qui ne connaît en Cochinchine son originale figure patriarcale ? Cet ecclésiastique, remarquable à d'autres titres, est le fier propriétaire de la plus luxuriante barbe blanche qui ait jamais orné un visage.

Sur le vaste terre-plein qui s'étend devant le parvis de l'église, à l'empla-



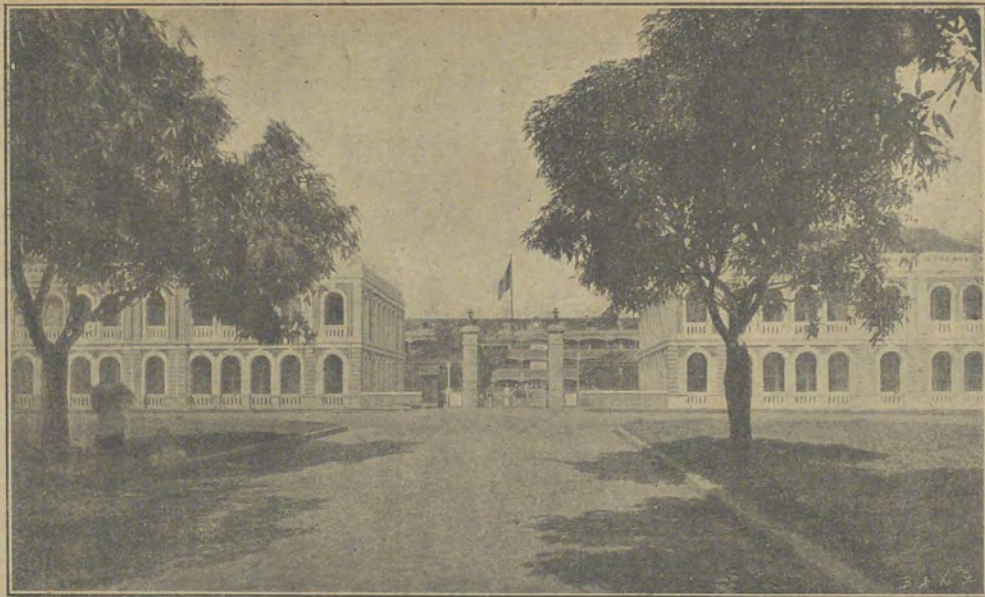
PALAIS DU LIEUTENANT-GOUVERNEUR DE LA COCHINCHINE.

cement actuel du bassin à jet d'eau, doit prochainement s'élever la statue monumentale de l'évêque d'Adran, Mgr Pigneau de Béhaine. Au siècle dernier, ce prélat fut le promoteur de l'intervention française en Indo-Chine en apportant le secours de notre prestige et de nos armes au roi d'Annam Gia-Long, contraint de combattre ses sujets révoltés. Une souscription publique, sous le patronage des notabilités européennes de la colonie, permettra d'ériger un monument digne du personnage, dont il convient de perpétuer le souvenir parmi les indigènes.

Le service des postes et des télégraphes est installé dans un palais nouvellement construit sur la place de la Cathédrale. Ses peintures vives à fresque sont du meilleur goût et d'un bel effet dans ce cadre de soleil.

En haut de la ville qu'il traverse du Nord au Sud, le boulevard Norodom rend hommage à Sa Majesté Norodom I^{er}, roi du Cambodge, notre ami, bien connu dans la vieille Europe pour sa prodigalité de petits rubans très rouges et à peine verts qui jouent à s'y méprendre le ruban de la Légion d'honneur. Et, à en juger par le nombre de fidèles qui porte ses couleurs, cette Majesté a bien le droit à la reconnaissance publique; aussi le boulevard qui porte son nom est-il parmi les plus beaux. Long de quelques centaines de mètres, il est riche en monuments.

Le superbe Palais du Gouvernement le barre avec sa longue façade de casino, et la cathédrale lui présente son abside arc-boutée. De l'autre côté a été construit le château d'eau qui renvoie, dans toute la ville, l'eau de la nappe souterraine.



CASERNES DE L'INFANTERIE DE MARINE.

Sur ce même boulevard se dresse, en bronze, la grande figure de Gambetta. Le tribun est représenté dans un habit fourré, un peu chaud pour le pays, avec la tête rejetée en arrière, s'écriant : « Messieurs, au Tonkin ! »

Plus loin, on trouve le cercle des officiers, l'Hôtel et le parc du Général ; et enfin, dans le bout, les casernes, bien situées, hardiment construites, laissent loin derrière elles les *barracks* de Colombo dont les Anglais sont si fiers.

Un peu plus bas, dans le cœur de la ville, le palais du Lieutenant-Gouverneur étale une architecture corinthienne qu'on est étonné de retrouver ici. Dans ces villes coloniales de gestation rapide, on ne s'attend guère à voir de hautes colonnes à chapiteaux fouillés et la grâce imposante du style grec.

A côté, le Palais de Justice occupe un vaste espace avec ses trois corps de

bâtiments d'une note sévère. Le large boulevard Charner, conquis sur un ancien bras de rivière boueux, ouvre une vue superbe sur le port de commerce.

Sur le côté droit de ce boulevard est la Justice de Paix, qui fut l'église paroissiale de la ville avant la construction de la cathédrale actuelle.

Une fois par semaine, la musique de l'infanterie de marine réunit après dîner, sur le boulevard Charner, tout ce que Saïgon compte de poumons avides de respirer un peu d'air rafraîchi par la brise de la rivière qui coule large dans le bas de la promenade.

Des cafés s'échelonnent de l'un et l'autre côté et ouvrent sur le boulevard leurs vérandas gaies de lumière, sous la fraîcheur des ventilateurs électriques.

Car Saïgon, comme actuellement



PALAIS DE JUSTICE.

toutes les grandes villes d'Europe et même de l'Extrême-Orient, possède une usine électrique, dont le secteur, encore restreint, ne tardera point à s'étendre. Elle distribue la force motrice et l'éclairage dans toute la ville basse, jusqu'au gouvernement général, tandis que les rues ombragées du haut de la ville n'ont que de rares reverbères, avec des lampes fumeuses.

Boulevard Bonnard, au milieu d'un square, est placée la statue de Francis Garnier, auquel nous devons le Tonkin.

En face du monument s'élève le nouveau théâtre à peine terminé.

La Chambre de Commerce se trouve dans l'hémicycle de la place Rigault-de-Genouilly. A droite est la pyramide commémorative de la mission d'exploration du haut Mékong, élevée à la mémoire de Doudart de Lagrée ; à gauche,

le monument érigé par les soins du commerce saïgonnais à Lemaillé, — un oublié, — et enfin, tout en avant, face à la rade où dort le stationnaire désarmé, la *Triomphante*, la statue de l'amiral Rigault de Genouilly qui s'empara de Saïgon, en 1859.

Nous renvoyons au plan de Saïgon pour la longue liste des rues de la ville. Beaucoup de noms appartiennent à la marine, beaucoup d'autres sont d'origine locale et rappellent, sur les plaques bleues des rues, des noms de rois ou de villes de l'Annam, du Cambodge ou de la Chine. Et encore, rue est un terme impropre, si le moindre Gascon s'était mêlé du baptême, il n'y aurait que des *allées*; en effet, en tous sens, de larges avenues fuyant sous un berceau de feuillage traverse cet immense jardin peuplé de *canhas* et de palais.

La célèbre rue Catinat se distingue

cependant par des arbres plus chétifs et par des maisons à l'allure européenne, avec de beaux étalages aux devantures et un éclairage étincelant. Toute une longue suite de boutiques offrent aux clients le champagne Saint-Marceaux, le quinquina Dubonnet, le cycle Gladiator, etc.

VII

SAIGON PORT DE MER — LE COURRIER DE FRANCE — UN PORT CHINOIS — ÉPAN- DAGE ARTIFICIEL.

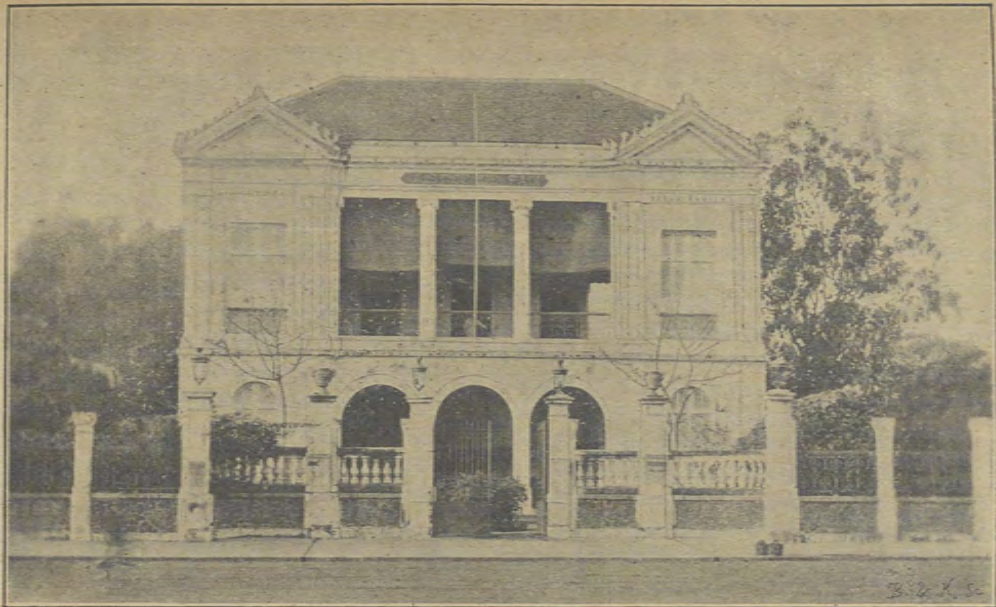
Saïgon est un grand port maritime, qui n'est pas au bord de la mer. Il n'est pas, sans doute, inutile de dire que notre grand port maritime français d'Extrême-Orient est à 40 milles à l'intérieur. Car on rencontre des gens qui négligent ce détail, et résolvent ainsi plus aisément, et de loin, certains problèmes économiques intéressant le mouvement commercial de la Cochinchine française. Il serait préférable à

beaucoup d'égards que notre capitale fût sur la côte; des projets ont été mis à l'étude pour établir une ville commerciale à l'embouchure du Donaï et, dans cet ordre d'idées, le Gouverneur général de l'Indo-Chine, M. Paul Doumer, a jeté au cap Saint-Jacques les bases d'une ville nouvelle.

En attendant la réalisation de plus vastes projets, le port marchand s'étend sur de longs quais parfaitement aménagés, à l'entrée de Saïgon.

L'hôtel des Messageries maritimes et les immenses entrepôts de la Compagnie, qu'on aperçoit dès le dernier coude de la rivière, en aval, sont au centre du port de commerce, au confluent du fleuve et du grand arroyo de Cholon.

Le service régulier du courrier de France est assuré par les Messageries maritimes. Dès que le coup de canon



8

JUSTICE DE PAIX.

annonce l'entrée du paquebot dans le port, l'animation s'accroît en ville. Ceux qui n'espèrent que des nouvelles courent à l'hôtel des Postes, où l'on attend dans une vive impatience le dépouillement et la distribution des correspondances, qui se fait de suite aux intéressés sur la justification de leur identité; chacun s'absorbe dans la lecture des lettres ou des journaux. Ceux qui attendent des parents, des amis, ou que la promenade au courrier de France distraie et console un peu de l'éloignement de la patrie, prennent le chemin des Messageries maritimes.

A chaque départ et à chaque arrivée de courrier, c'est en foule qu'on prend d'assaut les sampans du *mât de signaux*, qui transportent les promeneurs au quai des Messageries, de l'autre côté de l'arroyo de Cholon. A peine quelques minutes de traversée et l'on se

trouve sur ce quai magnifique de la Compagnie, où les plus grands paquebots ont toujours un mouillage suffisant. Ce quai semble beaucoup plus près de France que le reste de la ville. Les gens que l'on coudoie ont quitté Marseille, il y a à peine trois semaines, ou encore, si c'est un voyage de retour, tout ce monde sera en France dans vingt-deux jours!

De ce quai de départ et d'arrivée, on revient joyeux si l'on amène avec soi un ami, apportant toujours de fraîches nouvelles d'Europe. On rentre triste, au contraire, quand on a accompagné quelqu'un au départ, et je ne sais quelle sentimentalité, quel amour du sol natal fait souvent briller au coin des yeux de petites perles que le soleil brûlant a de la peine à tarir.

Pour rentrer en ville, la route des voitures sort de la grande barrière de

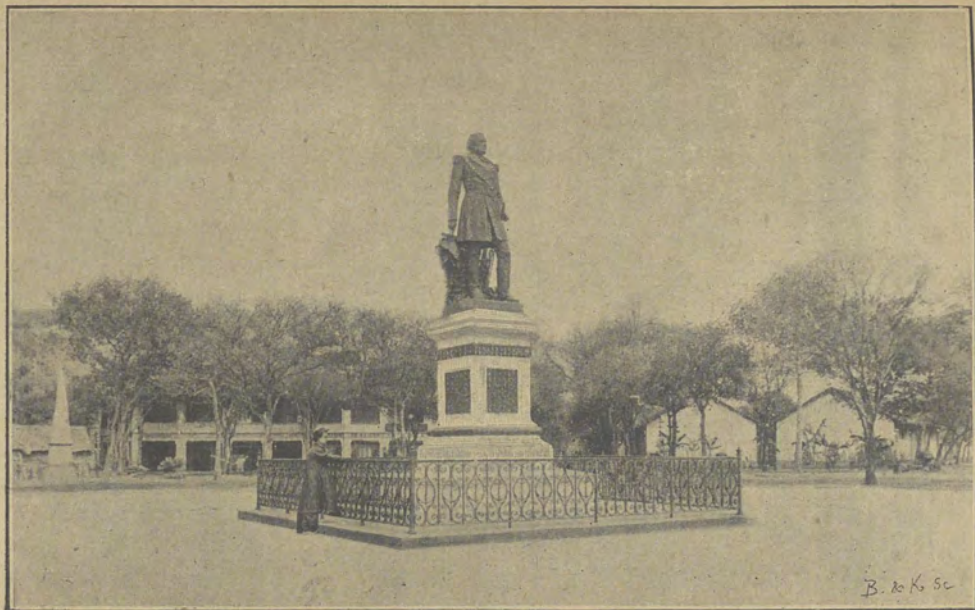
l'enceinte des Messageries maritimes et traverse, sur une chaussée élevée, des terrains vaseux, flanqués de petites cases annamites de bien méchante allure ; on travaille à l'amélioration de ce quartier, suburbain, il est vrai, mais important à cause des établissements des Messageries et des usines, dont le voisinage enfumé n'a rien d'agréable. Certes, ces terrains ne seront jamais transformés en villas d'agrément, mais on parviendra sans doute, à la longue, à assainir ce coin de ville, à combler les cloaques bordant la route, pour y construire des habitations moins rudimentaires que les paillottes occupées par toute une population de coolies. Ces huttes croupissent dans des terrains vaseux où grouillent pêle-mêle, canards, porcs et enfants.

Après quelques cents mètres, on arrive au superbe pont de l'arroyo chinois. Le

long de la rampe d'accès s'étendent les murailles de deux usines métallurgiques, dont les ateliers occupent un long espace avec façade sur le quai.

On traverse le bras de rivière sur un pont d'une seule arche, sous lequel passent les hautes mâtures des jonques. Du point culminant de ce pont — un des travaux d'art les plus remarquables de la ville, — on a une vue aussi pittoresque qu'étendue sur tout le port chinois.

A pleine rivière les jonques vont ou viennent, selon que la marée porte à Cholon ou descend à Saïgon. Sur l'une et l'autre rives, le commerce est actif. D'un côté, d'importantes manufactures européennes, des ateliers de construction, des usines de blanchissage de riz et de décorticage; de l'autre, la longue file des marchands chinois et les vastes greniers à riz.



MONUMENT DE L'AMIRAL RIGAULT DE GENOUILLY.

Rien n'est curieux, le soir, comme la profonde perspective du grand arroyo illuminé par les lanternes des boutiques chinoises et par les feux des bateaux. Les Chinois sont très prodigues de lumière, et les petites lampes à pétrole, d'importation allemande, hélas! avec abat-jour en porcelaine, sont répandues à profusion.

Il faut cependant avouer que l'odeur nauséabonde qui se dégage de l'eau douteuse de l'arroyo n'est pas pour retenir longtemps les admirateurs. Cet arroyo de Cholon est vraiment trop hospitalier aux dépouilles de toutes sortes; à la marée basse, il laisse à découvert, sur les berges, des épaves innommables.

Sur les bords de la rivière qui relie Saïgon à Cholon, se trouvent des villages assez importants qui ont, dans la région, la spécialité de la

fabrication et de la vente de l'engrais. Dès avant le jour, les hommes et les femmes de ces villages partent dans toutes les directions, munis de deux paniers suspendus à un bambou qu'ils portent sur l'épaule, en balance, et armés d'une cuillère fixée au bout d'un long manche, qui leur sert à recueillir les excréments. Ils suivent les digues, contournent les villages, longent les clôtures, scrutent les endroits écartés, et procèdent ainsi à leur odorante récolte, qu'ils recouvrent d'une mince couche de cendres. Ils vont parfois à des distances considérables.

Un de ces villages s'est réservé le commerce de l'engrais humain; d'autres font plus volontiers trafic du fumier des buffles et des pourceaux.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, les populations qui se livrent à ces occupations peu relevées ne sont

nullement, pour ce fait, amoindries dans l'esprit de leurs voisins ; il existe même chez elles une sorte d'orgueil professionnel, de fierté de caste qui les portent à regarder de haut les villages environnants, peuplés d'artisans ou de cultivateurs, souvent, il est vrai, moins riches et moins prospères. Les habitants de ces curieux groupements ont les mœurs douces et sociables. Les jeunes filles que l'on voit chaque jour trotter à travers champs, le pantalon écourté au-dessus du genou, le torse souple et cambré sous le double fardeau qui se balance aux deux extrémités du *ganh* passent pour être dédaigneuses auprès des galants et bien difficiles pour le choix d'un mari ; il faut autant que possible qu'il soit *de la partie* ; agir autrement serait considéré par elles comme une mésalliance.

Les Annamites prétendent que les

habitants de ces villages sont les plus intelligents de la province et, de fait, ils fournissent depuis des siècles, à chaque examen, un remarquable contingent de lauréats, et ils s'honorent d'avoir produit de savants lettrés et de hauts fonctionnaires, tant il est vrai que, pour la culture littéraire aussi, comme dans la *Cagnotte*... faut de l'engrais.



6

RUE NATIONALE

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONÉSIEEN

BIBLIOTHÈQUE

VIII

LA COLONISATION DE NOS JOURS — LES
ANCÊTRES DES ANNAMITES — CHAMES
ET CIAMPA.

Il y a, dit-on, des colonies avec des colons, ce sont les colonies anglaises, des colonies sans colons, ce sont les colonies françaises, et des colons sans colonies, ce sont les colonies italiennes!

Pour ne prendre que ce qui nous touche, il est vrai que nous avons eu des colonies sans quelquefois beaucoup de colons.

Mais ce fait provenait tout naturellement de notre ancien mode de colonisation, car, pour nous, Français, coloniser n'est pas un art nouveau. Les Colbert, les Choiseul ont fait dans cette voie de grandes choses, mais leur méthode a cessé de plaire en cessant d'être productive.

Longtemps la vieille Europe a promené ses armes facilement victorieuses au delà des mers, à travers des continents neufs. A cette époque, on presse et on pille plus que l'on ne colonise.

Jadis, la conduite des Portugais en Afrique, des Anglais dans l'Inde, des Espagnols au Mexique et au Pérou, prouve à chaque pas la férocité des conquérants. Les instructions de Louis XV à Denouville, gouverneur du Canada, portaient textuellement : « Le bien de mon service exige que le nombre des

Iroquois soit diminué autant que possible, ils sont forts et robustes et peuvent être utiles comme galériens, faites ce que vous pourrez pour en saisir le plus grand nombre possible et vous les embarquerez pour la France. » C'est ce que fit Denouville, par des ruses inqualifiables, et les Indiens furent enchaînés sur les galères de Marseille.

Cependant, les navires qui reviennent gorgés de richesses rapides semblent justifier un système si fragile ; mais tandis que la France se soucie fort peu de ses tributaires, les colonies exploitées s'éloignent de la métropole. Aussi, quelle indifférence accompagnait l'effondrement de notre puissance coloniale dans les mains énervées de Louis XV

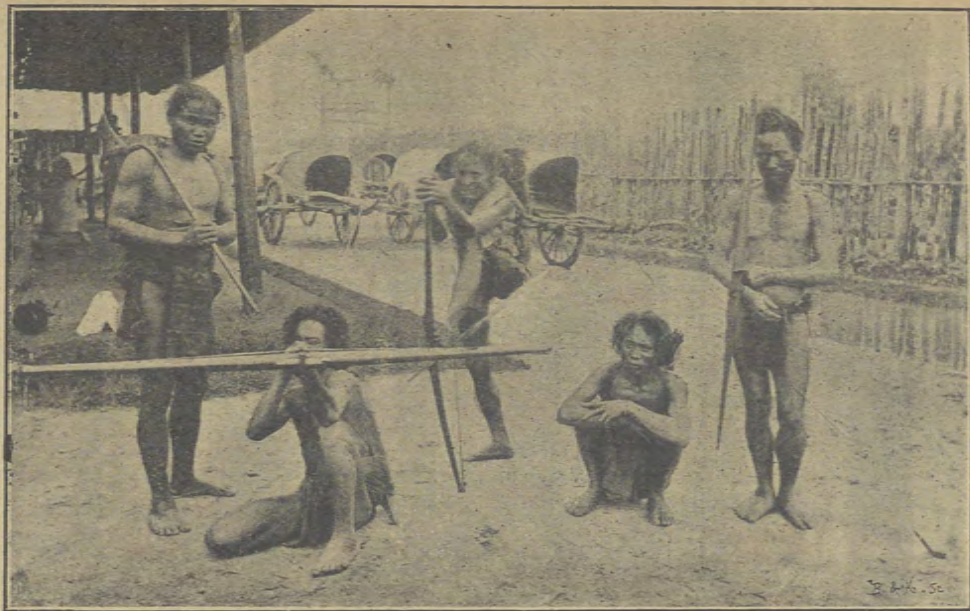
L'esprit du siècle est tout entier dans Voltaire, badinant sur les « quelques arpents de neige du Canada, qui

ne valaient certes pas qu'on se donnât tant de mal. »

La France, savante de l'expérience de deux siècles, a pris une route nouvelle. Elle voit qu'il n'y a pas d'œuvre durable et de long profit sans communion d'âmes et d'intérêts entre les colonisateurs et les colonisés.

Aussi, alors que nos soldats font respecter le drapeau, les administrateurs cherchent la clef des mœurs, et le chemin qui amènera doucement de nouveaux sujets à nos idées, à notre foi nationale.

Nous avons vu, parfois à nos dépens, ce qu'il en coûte de barrer trop brusquement l'évolution d'une race. Aux portes de la métropole, des sujets français boudent encore les tristes erreurs des premiers fonctionnaires d'Algérie. C'est pour n'avoir su tenir compte, ni de la force du passé, ni de la résis-



LES MOÏS.

tance des milieux sociaux, c'est pour avoir cru à la vertu universelle et quasi magique de nos lois, de nos institutions, de nos procédés administratifs que nous avons pris tant de fausses mesures en Algérie et que nous ne sommes peut-être pas encore arrivés, dans ce pays, au bout de nos déceptions.

La France a compris qu'elle ne doit plus coloniser avec la folie des victoires et des butins. Et notre influence doit s'étendre non par la force et la violence, mais par la persuasion et la douceur.

Telle est la vraie politique coloniale. Si la France est capable de tous les sacrifices et de toutes les valeurs lorsque ses droits sont engagés; si elle est toujours sûre de trouver aux heures graves, des officiers et des soldats dignes d'elle, ce n'est pas par la terreur qu'elle a l'ambition de conquérir, c'est

par le rayonnement pacifique de ses idées, de son génie, de sa civilisation.

Aussi, comme il est grand ce colonel Klobb qui, au fond de la noire Afrique, devant des Français rebelles, crie à son lieutenant déjà grièvement blessé par des balles fratricides : « Ne tirez pas, mais élevez bien haut au-dessus des têtes, les couleurs de notre patrie, pour que les égarés voient, comprennent et se rallient au drapeau. » Des malheureux ont scellé dans la mort ces belles paroles sur sa bouche, mais elles demeureront pieusement gravées dans nos cœurs, et, à côté du chevalier d'Assas, la grande figure de cet officier de France vivra dans la mémoire des hommes.

Fiers de notre force raisonnée et de notre valeur, nous voulons des débouchés au commerce, nous plaçons notre sang et notre or à long terme, nous

souhaitons des colonies, où les déshérités viendront chercher la vie moins dure, où les actifs trouveront la fortune moins rebelle.

Aujourd'hui on travaille, on s'ingénie à connaître ses hôtes. On catalogue les races, les idées politiques, les religions. Tandis que les Marchand, les Liotard, les Dibowsky sondent l'Afrique ; les Aymonier, les Pavie, infatigables graphologues, fouillent la péninsule Indo-Chinoise, recueillent sur les temples l'histoire et le cœur des populations asiatiques, si dissemblables.

Le Khmer du Cambodge ne se gouverne pas comme le Thaï du Laos. La race annamite, toute composite qu'elle soit, possède encore son esprit original et ses mœurs particulières.

Nos Annamites sont les vainqueurs et les descendants des anciens Châmes émigrés des régions tibétaines.

Longtemps prospères dans le Ciampa, leur patrie nouvelle, les Châmes résistent pendant vingt siècles aux intrigues des Chinois et à la valeur de leurs armes. Ils étendent leur domination de Hué jusqu'à Baria, à la partie enflée de l'S gigantesque dessinée par le golfe du Tonkin et la mer de Chine. Ils possèdent la vaste et riche province de Bin-Dinh, célèbre par ses artistes fondeurs et ses ciselures ouvragées.

De l'autre côté du cap Varéla, — cette citadelle conquise sur la mer, — les Châmes commandèrent au Binh-Thuan et à ses fertiles vallées.

Les grasses rizières et les abondantes pêcheries de ces provinces côtières sont vivement convoitées par les Chinois ; aussi les invasions sont fréquentes et hardies.

Ce petit peuple Châme lutte pendant de longues années pour sa nationalité,



FEMME ANNAMITE.

pour son indépendance. Il ne succombe guère à l'absorption chinoise que vers le xv^e siècle.

A l'époque des grands voyages, l'Europe, charmée par les récits enthousiastes du célèbre vénitien Marco Polo sur l'Extrême-Orient, lance d'aventureux marins sur ces rivages nouveaux. Italiens, Portugais visitent les côtes d'Annam. Le Camoëns apprend dans les mers de Chine les descriptions colorées, les peintures éclatantes et hardies des phénomènes de la mer. Perdu dans un naufrage, le poète est jeté sur les côtes de l'antique Ciampa, tenant étroitement contre son sein le poème des *Lusiades*, que les Portugais reconnaissent en laissant le Camoëns mourir dans la misère.

La Hollande et l'Angleterre sont avides aussi de côtoyer l'Indo-Chine. Jésuites et missionnaires se partagent

l'influence sur des régions à peine explorées de la veille. Mais ils ne sont pas toujours bien accueillis ; les persécutions alternent avec les répressions sanglantes, parce qu'on ne cherche pas à connaître la race, l'esprit et l'âme de populations que l'on oppresse sans grand profit.

De nos jours, les anciens Châmes sont réduits à quelques milliers d'hommes. Ils restent, cependant, à travers les siècles et les malheurs, fiers de leur splendeur passée, fidèles à leurs vieilles traditions. Groupés autour de leur temple de Po-Nagar, dans la belle vallée de Nha-Trang, ils conservent pieusement leurs coutumes et leurs mœurs.

La langue des Châmes est douce et modulée à la manière des dialectes de Polynésie. Les syllabes s'agglomèrent sans se fondre et forment des combinaisons d'idées de toute espèce. Le

sanscrit, la langue sacrée, et leurs dynasties en Rajah et en Varman sont des tributs Hindous, qui rappellent l'origine Tibétaine de ce peuple et sa curieuse émigration.

Les croyances religieuses des Châmes sont mêlées de brahmanisme et de bouddhisme. Ils empruntent aux bouddhistes la théorie de la transmigration : c'est une métempsycose d'une sorte particulière. Ils prennent à la religion de Brahma, sa trinité mystique. Brahma est le dieu primitif, Vishnou, le dieu conservateur, Civa est le symbole de la perpétuelle reproduction, il personnifie l'évolution de toute chose, la force de la nature détruisant toujours pour créer encore.

Le culte est aussi simple que poétique. Les Châmes prient au printemps les esprits protecteurs de veiller aux moissons. Dans une autre saison, ils ren-

dent hommage aux mânes des ancêtres.

Voilà les anciens de ces Annamites dont nous faisons nos sujets. Ce peuple vient à nous, sachons nous l'attacher. Un administrateur doit être directeur d'âmes; connaissant plus à fond les âmes et les mœurs, nous gouvernerons mieux, nous orienterons plus aisément ces populations vers le travail et le bien-être qui en résulte.

L'œuvre ne peut être rapide, qu'importe, si elle est durable. La Cochinchine est déjà un pays riche, et riche pour longtemps. Mais encore, on ne doit pas coloniser pour soi, mais à peine pour ses petits-enfants. Si nos ancêtres, moins patients, n'ont jamais voulu attendre des résultats lointains, mais sûrs, ne leur tenons pas rigueur. Selon le mot de Fénelon, tranchant une autre querelle entre les anciens et les modernes, « il leur restera toujours la

gloire d'avoir commencé, d'avoir montré le chemin aux autres, et de leur avoir donné de quoi enchérir sur eux. »

IX

L'ANNAMITE — CARACTÈRE — COSTUME — BIJOUX — LA FEMME INDIGÈNE.

L'Annamite de Cochinchine est, comme chacun sait, sujet français depuis de longues années. La conquête de ce grand pays n'a pas eu lieu sans coup férir. La campagne a été sanglante et difficile.

C'était à une époque où il n'était pas de mode de grossir, de déformer parfois les événements coloniaux et de retarder souvent, par des hésitations budgétaires, les conquêtes définitives. Aussi notre sang a-t-il été fécond ; la

France a fait beaucoup et a fait grand en Cochinchine. Les champs de bataille, où s'illustrèrent tant de noms devenus populaires, sont transformés en rizières verdoyantes.

Nos efforts ont été productifs et ces heureux résultats montrent ce que peut une nation, colonisatrice, lorsqu'elle ne trouve pas en elle-même des entraves à sa marche.

Des routes sillonnent d'immenses provinces et transportent jusqu'aux arroyos innombrables les richesses des régions hautes. Ces arroyos, ou canaux naturels, unissent en tous sens les grands bras de rivière. Le Delta du Mékong, ainsi découpé, forme une mosaïque d'îles fertiles et vertes.

Des familles entières vivent dans le *sampan*, sorte de bateau plat recouvert dans le milieu, comme les gondoles de Venise. La proue et la poupe, relevées

en corne, donnent une grâce spéciale à ces petites maisons flottantes que les rameurs, debout à l'avant et à l'arrière, manœuvrent habilement.

Les villages annamites sont groupés au bord des arroyos. Elles sont très pittoresques ces cases en *paillette* (chaume d'Extrême-Orient), ombragées de palmes. Là vit et travaille une population souvent accusée de paresse, parce qu'elle est silencieuse. Les enfants eux-mêmes sont très peu bruyants dans leurs jeux. Il est curieux de les voir jouer sur le seuil des cases avec de vilains porcs, familiers de la maison. Les animaux gras n'ont pas l'instinct de la combativité, et ceux-ci supportent sans trop protester les agaceries de leurs jeunes maîtres, aussi mal débarbouillés qu'eux. Le porc est de la maisonnée, il est le jouet ! On rit en le regardant, on rit en parlant de lui. Ils

sont assez comiques, en effet, ces porcs noirs de Cochinchine, bouffis de graisse et tout ronds.

L'Annamite est léger, distrait, mais intelligent. Il est craintif, aussi la douceur réussit-elle mieux avec lui que la brutalité. La fameuse *cadouille* (fine baguette en rotin) a longtemps cinglé les reins de ces pauvres diables sans produire de bons résultats. La patience est préférable, car ces gens ne comprennent rien à nos emportements. Nous gagnons dans leur esprit à être calmes et silencieux comme eux-mêmes. Brutalité ou douceur, les deux manières sont faciles à expérimenter avec les boys qui nous servent. Ceux qui rudoient et maltraitent leurs domestiques sont mal servis. Il faut donner les ordres clairement et doucement; si le boy n'obéit pas, c'est, la plupart du temps, qu'il n'a pas compris.



LES ANNAMITES.

L'Annamite n'est pas beau, mais on se fait vite à son genre de laideur. L'œil est intelligent, la physionomie est douce.

La femme surtout n'est pas dépourvue de charme. Le corps est souple, les hanches sont bien prises. Leurs petits pieds nus peuvent être admirés par les plus idolâtres des formes. L'attache du poignet est particulièrement délicate, frêle même, ce qui laisse à leurs mains cette flexibilité prodigieuse qui atteint son maximum chez la Javanaise et chez la Cambodgienne. Mais la femme annamite se flétrit de bonne heure; sa grâce est des plus passagère, et, dans la campagne, la *nhaqué* (fille des champs), peu soigneuse de sa personne, demeure ignorante de ce qui pourrait lui donner quelque attrait.

Dans un livre composé en Extrême-

Orient, il y a deux mille ans il est vrai, les devoirs des femmes envers leurs maîtres sont énumérés et expliqués en 325 chapitres. Tout d'abord, la femme doit le révéler comme un maître, comme Dieu. Si la vie de son époux est en danger, elle doit s'efforcer de mourir pour lui. Et, à l'appui de cette règle, le livre raconte l'histoire d'une femme qui sauve son mari, menacé d'être mangé par des anthropophages, en leur prouvant qu'elle est plus grasse et qu'elle sera meilleure que lui. La femme doit toujours avoir l'air satisfaite et briller par son extrême douceur. Une des meilleures femmes connues est celle qui, après la mort de son mari, resta trois ans sans sourire.

Le costume indigène est des moins compliqués. Hommes et femmes portent une longue tunique descendant à

mi-jambe, ouverte sur chaque hanche, comme nos chemises d'hommes ; les manches se terminent très étroites aux poignets, c'est le *cai-ao* (ké-ho).

De la ceinture aux talons, l'Annamite porte le *cai-quan* (ké-kouan), culotte large et flottante, retenue à la taille par une écharpe de soie de couleur. La tunique et le pantalon sont en étoffe plus ou moins précieuse selon l'échelle sociale ; généralement ces vêtements sont en soie noire, violette, blanche ou jaune.

L'Annamite riche chausse le soulier-sandale, le *day-ham-hét*. L'immense majorité trotte nu-pieds.

Les hommes, comme les femmes, enroulent en chignon derrière la tête leur opulente chevelure d'ébène. La femme la fixe avec des épingles d'or moins longues que les fameuses épingles des Japonaises. Le turban est en

Cochinchine le privilège du sexe fort. L'homme use peu des bijoux et porte à peine quelques bagues ; les femmes en revanche en sont surchargées ; c'est par hectogrammes d'or qu'on estime la parure d'une *congaïe*. Des bracelets serrés les uns contre les autres garnissent leurs bras. De lourds colliers emprisonnent leurs petits cous dans des carcans d'or.

Dans les familles très riches, les femmes portent des diamants, soit montés en bagues ou en rivière, soit incrustés dans une large plaque suspendue sur la poitrine. Ces diamants sont généralement mal taillés et d'un éclat médiocre.

Toute cette population est gaie, insouciant, contente de son sort. On a dit que l'Annamite est le Français de l'Extrême-Orient. Ce rapprochement est sans doute flatteur pour nos sujets



LA CONGAÏE.

d'Indo-Chine, mais il est incontestable qu'on retrouve chez l'Annamite un peu de cet esprit, de ce ton plaisant qui fait l'agrément de notre race.

L'Annamite ne parle pas d'une congaïe sans un léger sourire que nous appelons gaulois. Il apprécie le tour grivois et ne craint pas de lancer dans la conversation quelques traits malicieux, souvent un peu gros et un peu lourds.

X

CHOLON — LE PALAIS HOSPITALIER DU TONG-DOC — BOURGEOISIE ANNAMITE ET CHINOISE.

Cholon est la grande ville commerçante de la Cochinchine. C'est une cité tout asiatique et presque un faubourg de Saïgon, la capitale européannée, dont elle est distante de six à sept kilomètres. En une demi-heure à peine, on fait en voiture le voyage de Saïgon à Cholon.

On a, pour cette promenade facile et intéressante, le choix des moyens de locomotion. D'abord, un chemin de fer

traverse la *plaine des tombeaux*, vaste campagne déserte semée de mausolées imposants ou de modestes tombes; c'est le cimetière annamite vaste, sans clôtures, sans limites, sans culture d'aucune sorte, sans arbres et presque sans verdure.

On peut aussi gagner Cholon par la route de l'arroyo chinois, où circule rapide et léger, un petit tramway Decauville, à voie étroite, qui a été installé au grand plaisir des asiatiques, vite devenus d'excellents clients. Le tramway passe à toute vapeur au milieu d'une affluence de population, chinoise pour la majeure partie.

La route domine l'arroyo, couvert de jonques énormes, chargées de riz, qu'une douzaine de Chinois perchés sur la toiture de chaque barque, activent avec une longue rame à laquelle tous travaillent.



12

CHEMIN DE FER DE CHOLON

De l'autre côté, on suit la longue file des maisons chinoises en briques ou en paillette. Au bord de la route, des marchés couverts abritent chaque matin la foule bruyante des ménagères annamites et chinoises. Parfois une pagode élève son architecture retroussée au-dessus des cases ordinaires, et attire l'attention par un bruyant tam-tam.

A mi-chemin entre Saïgon et Cholon, est l'hôpital indigène de Choquan.

Après les longs détours de l'arroyo, on arrive à l'agglomération proprement dite ; c'est Cholon avec ses rues régulières, bordées d'étalages disparates de marchands et de restaurateurs.

Là, plus rien d'euro péen, les marchandises ne rappellent aucun produit qui nous soit familier. On est bien en Chine. Cholon est, en effet, une ville absorbée presque en totalité par 60,000 Chinois. Tout le commerce est entre

leurs mains. Les fêtes sont celles de la Chine, chinois est le théâtre, chinois les restaurants.

Les Célestes vivent beaucoup au cercle. Leurs clubs n'ont sans doute pas le confort européen, mais encore y est-on parfaitement traité, quand on a la rare fortune d'y être accueilli. Et si l'on a des relations dans le haut commerce chinois, ce n'est pas toujours facile, on passe gaîment le temps à Cholon, tout à la chinoise, y compris le dîner, qui n'est pas des moins curieux.

La soirée se continue au théâtre, où les spectateurs de choix ont le droit, très recherché, de pénétrer dans le foyer des artistes. Là, tout un monde de figurants travaillent leurs têtes au pinceau, et cherchent à se donner les airs les plus terribles. Dans des loges spéciales, les premiers sujets se maquillent



CHINOIS ET SA VOITURE MALABARE.

devant ces minuscules miroirs incrustés de nacre qui font l'ornement des étagères européennes ; ils prennent les onguents et les couleurs fines dans les petits tiroirs de ces gentils meubles laqués dont les petites filles, chez nous, font des armoires de poupée et, plus tard, des boîtes à bijoux.

En Chine, les femmes ne paraissent pas sur la scène et les rôles féminins sont tenus par des hommes. En Cochinchine il y a des accommodements, et les rôles féminins sont remplis par des femmes et de gentilles jeunes femmes très réservées.

La décoration de la salle de spectacle est passable ; les lustres éclairent à profusion et des tentures avec des sujets fantastiques meublent les loges de galerie.

Au rez-de-chaussée se trouvent des baignoires munies de lits de camp et

de tout l'accessoire d'une fumerie d'opium.

Il est difficile de se rendre un compte exact du degré de progrès de la musique chinoise. Est-elle très en retard ou très en avance ? Qui sait. La mélodie en est bien délicate à saisir, et l'harmonie n'en paraît pas pouvoir être appréciée par des oreilles européennes, rebelles à ce tintamarre. Mais encore, *Lohengrin* et *Tannhäuser* ont été longtemps discutés, et Richard Wagner n'a-t-il pas fait quelque part l'éloge de la musique Chinoise.

La salle est chaque soir, bondée, et la représentation se prolonge tard dans la nuit, pour continuer quelquefois pendant plusieurs soirées. Le spectacle consiste en d'interminables déclamations chantées, toujours accompagnées de trépignements et des grincements d'un nombreux orchestre, de bizarre



LE GRAND CANAL DE CHOLON

composition. Le tam-tam, les cymbales rivalisent avec les flageolets aigus et les faussets des artistes.

Ces représentations épiques, longues, monotones, n'ont pas pour nous un sérieux attrait.

C'est un spectacle d'un genre unique que celui présenté par les rues chinoises le soir. Les boutiques et les vérandas des étages supérieurs sont éclairées par d'énormes lanternes en papier vernis gonflées de lumières et étalant, en grands caractères chinois, soit le nom du propriétaire de la maison, soit des invocations aux génies protecteurs.

A l'heure du repas du soir, dans toutes ces maisons ouvertes sur les rues, les Chinois fument et boivent du thé. Ils font même de cette boisson un usage immodéré qui va jusqu'à l'empoisonnement. On rapporte le cas d'un jeune

lettré qui, à la suite d'une consommation exagérée de thé, pour obtenir la diminution du besoin de sommeil et l'excitation cérébrale nécessaires à un travail excessif, a été atteint de théisme aigu allant jusqu'à la démence. Le malheureux devenu complètement fou se croit changé en théière, il allonge l'un de ses bras en forme de bec, appuie l'autre sur sa hanche pour former l'anse, et les jambes quelque peu arrondies dessinant la silhouette du corps de la théière, il ne peut prononcer que ces mots : Versez du thé !

Le théisme se manifeste fréquemment en Extrême-Orient, et Chang-Too, médecin célèbre du siècle dernier, accusait déjà l'abus du thé de rendre les femmes nerveuses, méchantes et querelleuses, défauts certes inconnus chez les Européennes !



13

THÉÂTRE INDO-CHINOIS.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Une des notabilités indigènes de Cochinchine est le Tong-Doc de Cholon. Ce mandarin de haut rang a été longtemps chargé de l'administration de Cholon et de ses 100,000 habitants asiatiques, sous la haute direction de l'administrateur français.

Le Tong-Doc, comme tous les dignitaires indigènes de la colonie, manifeste les meilleures intentions à l'égard de notre pays, qui a maintenu la plupart des anciens privilèges des mandarins, tout en leur en accordant de nouveaux. Celui-là est plus près de nous que les autres par le costume et par les manières.

Dans une somptueuse demeure à l'allure européenne, il vit avec une nombreuse famille et une femme unique. Bouddha, en bon dieu qui fait bien les choses, bénit les nombreuses familles, et le Tong-Doc n'a pas moins de qua-

torze enfants. Tandis que les grands fils cherchent à acquérir à Paris la science et les connaissances qui feront d'eux des jeunes hommes accomplis, d'ardents propagateurs de notre civilisation et de nos mœurs, les jeunes filles conservent avec piété les mœurs patriarcales.

Chez les Annamites, le respect du père est le commencement de la sagesse. Il faut voir comme tout ce monde, petit et grand, s'écarte sur le passage du chef de la famille. Pas de caresses ; seulement le respect et un peu la crainte.

C'est chez le Tong-Doc de Cholon qu'on mange le mieux à la mode annamite ; il tient beaucoup au renom de bonne cuisine que possède sa maison et offre à tous l'hospitalité de sa table le plus aimablement du monde. Les convives, toujours en grand nombre,



13.

3245

LE SUPPLICE DE LA CADUILLE AU THÉÂTRE

prennent place autour de la large table couverte d'une infinité de petits bols contenant les préparations les plus diverses. Chaque invité, armé de deux bâtons d'ivoire et d'une cuillère en porcelaine, a devant lui une petite assiette, un bol plein de riz et une tasse microscopique destinée à recevoir le *choum-choum* (eau-de-vie de riz), la seule boisson dont on arrose de quelques gorgées le repas annamite. Les convives sur l'invitation du maître de la maison, puisent au moyen des bâtonnets et de la cuillère dans chacun des nombreux petits plats et tirent au hasard une bouchée de cochon mort-né, fin régal, quelques verts palmistes grillés à point, etc. La soupe annamite, mélange verdâtre de jeunes pousses de bambous, de nids d'hirondelles et de tendons de rhinocéros, est un mets délicat. Toujours au moyen des baguettes, on

dépose le morceau cueilli sur le bol de riz, et à l'aide de la petite cuillère on arrose chaque bouchée avec du *niuoc-nam*, sorte d'huile extraite de poissons séchés au soleil, et qui a un goût très fin lorsqu'elle est fraîche, mais comme c'est rare ! Dans les maisons moins bien tenues que celles du Tong-Doc, le *niuoc-nam* est d'habitude affreusement rance et dégage une odeur désagréable qui n'est pas pour un odorat européen un bon encouragement à le goûter.

Lorsque la bouchée est ainsi préparée et arrosée, on porte le bol de riz aux lèvres, et entre les deux bâtons on introduit dans sa bouche le délicieux quartier, en le faisant suivre, à l'aide des baguettes d'ivoire, de fortes poussées de riz.

Les femmes ne sont pas admises à table ; on fait une galante exception,



LE TONG-DOC DE CHOLON.

faut-il bien vite ajouter, pour les Européennes de qualité, que le Tong-Doc reçoit avec tous les principes de galanterie qu'il a recueillis pendant ses nombreux voyages en France.

Lorsque tout le monde s'est longtemps escrimé de son mieux avec ces bâtonnets, lorsqu'on a vanté l'excellence des mets, le parfum des assaisonnements et le velouté du choum-choum de derrière les fagots, ceux qui sont au fait des usages annamites ont garde de laisser le moindre grain de riz, et prenant les baguettes placées en travers sur le bol, font au maître de la maison les *chinchin* de politesse, sorte de saluts de remerciement qui se pratiquent en élevant et en abaissant plusieurs fois les mains jointes, les doigts allongés. A ce moment, la bonne étiquette annamite veut que les invités témoignent par des sons gutturaux très bruyants

que leur estomac est bouleversé d'aise. Il est inutile d'ajouter que les Européens ont toujours mieux aimé passer pour mal élevés que manifester leur satisfaction dans un langage aussi barbare.

Le repas annamite se termine par un grand bol de thé, qui est le bienvenu, car pendant tout le repas on ne boit rien autre chose que l'eau-de-vie de riz dans des tasses microscopiques.

La table est alors dégarnie de tous les petits plats, le couvert est dressé à l'européenne, et l'on apporte un énorme châteaubriant aux pommes pour ceux que les délices de la table annamite n'auraient pas rassasiés. Il faut bien avouer que si l'on vante moins le bifteck, plus connu, on l'apprécie davantage, et le bordeaux du meilleur cru fait oublier le choum-choum.

Au dessert, c'est une avalanche des



17

PALAIS DU TONG-DOC.

fruits les plus variés. Une spécialité de cette maison hospitalière est qu'on y mange d'excellentes primeurs. La mangue et le mangoustan recherché, jusqu'à la banane, fruit du pauvre, sont particulièrement choisis. Viennent ensuite la longue série des pâtisseries annamites, pour lesquelles les jeunes filles de la maison sont passées artistes. Il y a des friandises de toutes sortes : petits fours aux parfums exquis, fondants, babas, confitures, etc., la liste est longue et variée. Et le champagne, qui, chez le Tong-Doc est de toutes les fêtes, excite les têtes et égaye l'estomac.

Ce haut mandarin ne borne pas ses magnificences à sa maison de ville ; il reçoit encore dans sa *maison de campagne*. C'est ainsi qu'il nomme le tombeau de ses ancêtres, et le sien propre auquel il fait hardiment tra-

vailler ! Il est d'usage, en effet, de préparer dignement et de longue main sa couche dernière.

Elle a quelque chose de particulièrement grave, cette promenade dans ce beau parc, rempli d'une végétation ardente et d'arbres de toutes sortes qui, sur les cendres accumulées d'une antique famille, étendent leur éternelle verdure !

Sans aucun ordre, çà et là, sous les fleurs ou debout au milieu de pelouses, gisent ou s'élèvent des pierres tombales rappelant une longue vénération et un culte de tout temps rendu au souvenir des aïeux.

Le nom de maison de campagne n'est pas cependant une simple image. Dans ce vaste enclos, de grandes salles sont construites plutôt dans le but de donner des fêtes que pour y vivre à demeure. Car, le lieu de repos des trépassés

n'inspire point en général aux Asiatiques la respectueuse terreur que répandent nos cimetières.

L'anniversaire d'une mort est une date de famille qu'on célèbre en grande pompe, sans tristesse ; à chaque solennité, deux ou trois cents parents ou amis viennent manger, boire, fumer l'opium, et s'étourdir à la musique tintamarresque des ménestrels du pays. Et le culte est d'autant plus agréable aux défunts que leur mémoire a été fêtée dans des agapes copieuses où rien n'est épargné !



FEMME DE MANDARIN ANNAMITE

XI

SOLENNITÉS LOCALES — LE TÊT LA FÊTE DU DRAGON.

Les fêtes du Têt ouvrent l'année annamite, au commencement du mois de février. Pendant les trois jours que durent ces solennités, les indigènes se livrent aux plus folles ripailles. Le commerce est arrêté complètement et il ne serait plus possible de se procurer la moindre mesure de riz. Tous ont réalisé la forte somme en vendant ou en engageant ce qui les gêne, car il faut à tout prix des piastres pour passer dignement ces jours de liesse générale.

Pour les amateurs de bibelots, c'est le moment d'augmenter les collections.

Dès l'aurore du grand jour, la fête commence par d'étourdissantes explosions de pétards. Chinois et Annamites revêtent leurs habits de gala. Les Chinois sont surtout remarquables avec leurs costumes de soie de toutes couleurs et leurs grands chapeaux de cérémonie constellés de verroteries qui font le plus brillant effet au soleil.

En grande tenue, tous ceux qui, à quelque titre que ce soit, sont en relations avec les Européens viennent déposer à domicile leurs cartes de visite longues d'une aune et couvertes de beaux caractères bien noirs sur joli papier rouge. Ils ne bornent pas là leurs attentions et se présentent les mains pleines de cadeaux, trop pleines même, car la simple discrétion ne permet pas de les accepter tous, mais on

désobligerait un fournisseur, par exemple, si l'on ne puisait dans sa corbeille de présents un paquet de thé ou quelques fruits.

Le personnel de la maison offre de menus présents. Le cuisinier prépare en cachette un de ses meilleurs gâteaux, pour ménager une surprise à son maître.

L'usage est de s'occuper spécialement, à l'occasion de cette solennité, du costume des enfants, qui est toujours des plus riches. Tous ces bébés sont maquillés, pomponnés de la plus drôle façon. Et on retrouve ainsi la gracieuse coutume qui existe chez nous aux jours gras.

Pendant ces jours de fêtes chômées, on voit les riches Chinois en costume d'apparat se promener dans les rues de la ville d'un pas majestueux, jouant de l'éventail et le cigare aux dents.

Chaque case indigène est enguirlandée, enrubannée et abondamment pourvue de bannières, d'inscriptions de toutes sortes ; et si l'on pénètre à l'intérieur, l'autel des ancêtres est décoré de fleurs, les tables sont surchargées de victuailles.

Après les visites, le temps qui n'est pas absorbé par le jeu est consacré à manger, à boire plus que de raison et à faire un bruit effroyable avec des pétards. C'est extraordinaire comme ces populations, paisibles d'allures cependant, aiment ce divertissement bruyant. On ne peut se faire une idée exacte du bruit mené pendant ces quelques jours de fête ; c'est à tel point qu'il est impossible de sortir en voiture sans danger, car les petits chevaux du pays se font peu à ce vacarme.

Les grands personnages indigènes, pendant ces journées de réjouissances,



MANDARIN ANNAMITE.

reçoivent leur famille ; et le Tong-Doc de Cholon, bien entendu, réunit dans sa vaste demeure ses nombreux collatéraux. Il invite aussi les Européens, et c'est une partie de plaisir que de se rendre à cette soirée annuelle.

Il reçoit plus particulièrement dans sa pagode, chapelle privée consacrée au culte des ancêtres. Chez les grands, la pagode est un vaste temple, où sont accumulées les richesses de la famille.

La pagode du Tong-Doc de Cholon est entre toutes remarquable du faite jusqu'au sol ; les colonnes et les panneaux en bois rare sont artistement sculptés, on admire surtout les larges sièges incrustés de nacre.

La maison, les jardins demeurent à la disposition des invités et sont illuminés avec cette abondance de lanternes et de lampes particulière aux Asiati-

ques. Un buffet bien servi obtient le plus légitime succès.

Des fêtes spécialement chinoises ont lieu assez fréquemment ; la plus remarquable est la fête des ancêtres, de la paix, du travail et du commerce, etc., plus simplement la fête du Dragon (*Dung-Co*), qui se célèbre vers le milieu du mois d'avril.

Ces réjouissances occasionnent des frais énormes, et il est certain que ces dépenses sont l'indice, chez les Célestes établis dans notre colonie, d'une grande prospérité commerciale dans le présent et d'une confiance absolue dans l'avenir.

Les Chinois sont organisés en congrégations ou associations avec chefs, contrôle et coutumes spéciales ; il existe même, en dehors de ces groupements autorisés et surveillés, des sociétés secrètes puissamment édifiées, qui ont pour les infractions à leurs règles des

sanctions redoutables : elles sont jalouses de leur mystère à en juger par un fait récent.

Un Chinois, employé accidentellement chez un Européen de la ville, était victime d'un accident suspect et mourait sans avoir même pu être transporté à son domicile.

Immédiatement on s'occupa de rechercher dans les vêtements de l'individu les papiers pouvant établir son identité et on y trouva, outre une carte de capitation, un morceau de toile de forme triangulaire couvert de symboles divers et un opuscule de quelques feuillets en caractères chinois, le tout renfermé dans un étui en bambou.

On crut d'abord à une amulette telle qu'en portent beaucoup de Célestes, mais deux autres Chinois, étant venus sur ces entrefaites demander le corps du défunt, réclamèrent avec une si

grande insistance les objets en question que, justement intrigué, on refusa de les rendre. A plusieurs reprises, du reste, les Chinois renouvelèrent leurs tentatives pour rentrer en possession de ces objets et essayèrent même de les soustraire par le vol. Devant cette insistance, et sans soupçonner toutefois la véritable importance de ces papiers, on les fit traduire. Un lettré annamite connaissant les caractères chinois fût chargé de cette besogne.

Voici la traduction qu'il donna :

Sur le côté gauche du triangle :

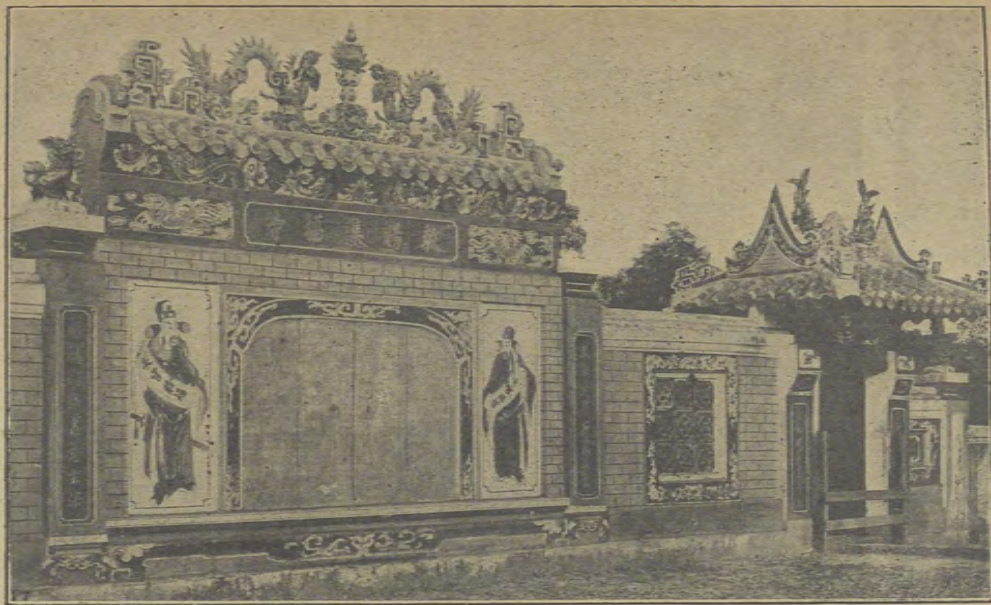
La force est dans l'union de Kwang-Hi.

Sur le côté droit :

Le traître mourra et nul ne connaîtra sa sépulture.

A la base :

La lampe brille, malheur à qui ne la voit pas.



PAGODE DE CHOLON.

Au centre du triangle se trouvait un numéro.

Au verso du triangle on voyait deux dragons placés parallèlement aux deux côtés, la tête tournée vers le bas ; de la base partaient trois lignes en équerre l'une dirigée du côté droit, l'autre à gauche et la troisième perpendiculairement ; enfin, au centre, une fleur à cinq pétales en perspective et qui est le symbole du mot Kwang-Hi, intraduisible suivant l'explication que fit l'interprète.

En présence de ces données un peu mystérieuses, on résolut de poursuivre les investigations et de faire traduire aussi l'opuscule. A cet effet, on fit revenir le lettré annamite auquel on confia ce travail important.

L'opuscule contenait sept feuillets indépendants cousus ensemble comme le sont les ouvrages chinois, le papier

était très beau, mais les caractères étaient assez mal gravés.

Sur la première page, qui suivant notre façon de lire est la dernière, se trouvaient reproduites les inscriptions du triangle de toile au milieu d'une sorte de pagode formant encadrement; en outre, on avait écrit à la main et en chinois les chiffres, dont voici exactement la traduction annamite :

Ngay hai muoi môt. Thang nam ky sin 76. Ce qui veut dire : Le vingt et unième jour du cinquième mois de la vingt-septième année du soixante-seizième cycle, autrement dit le 21 mai 1889, date qui était probablement celle de l'initiation du propriétaire du livret.

N'est-il pas curieux de retrouver dans une société secrète chinoise, le triangle des francs-maçons et leurs formules mystérieuses.

Quant aux congrégations, pour ne parler que de celles qui opèrent au grand jour et sous le contrôle de notre autorité, elles font l'objet de groupes solidement établis.

Chaque congrégation a sa pagode, qui, dans les solennités, est ornée selon la richesse de l'association.

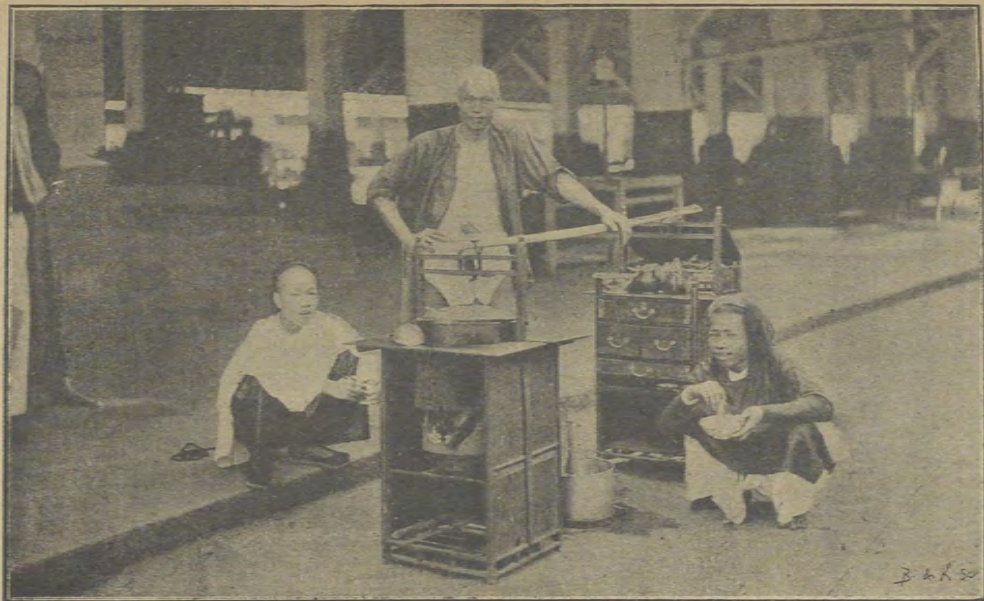
Par exemple, la pagode de la congrégation de Canton est véritablement merveilleuse ; le fond de la salle est orné de statues en bois doré représentant des génies et les plus illustres philosophes de l'Empire du Milieu. Contre l'autel, chargé d'offrandes en nature, fruits et gâteaux, se dresse un gigantesque brûle-parfum ; deux énormes lampadaires se détachent sur des tentures brodées et lamées d'or, sous la lumière des lustres très finement sculptés. Une foule sans cesse renouvelée d'Annamites et de Chinois défile en longue procession

devant toutes ces richesses accumulées.

Sans contredit, le clou de la fête du Têt est la promenade du dragon, qui, chose curieuse, a une certaine analogie avec celle de la tarasque de notre Provence.

C'est une procession interminable de piétons revêtus de costumes bizarres, et groupés par congrégations, c'est un long défilé de chars, de châsses et d'autels laqués rouge et or, de pagodons et de chaises à porteurs de formes plus ou moins gracieuses, dans lesquelles se tiennent, graves et immobiles sous le soleil implacable, de jeunes enfants parés de costumes étincelants et représentant des personnages célèbres de l'histoire de Chine ou des divinités allégoriques.

Tout ce défilé est entremêlé de compagnies de trompettes, de tam-tams,



RESTAURANT AMBULANT.

d'instruments grinçants, de flageolets, suraigus, qui font une cacophonie sans pareille, et à chaque instant, sur tout le parcours, c'est une explosion de pétards qui assourdit tout le monde, car il n'y a point de bonne solennité, que ce soit naissance, enterrement, mariage ou anniversaire, sans énormément de bruit ; c'est un besoin, semble-t-il, pour ce peuple tranquille et silencieux, de se détendre les nerfs dans de semblables fêtes infernales.

A la queue de la procession, le dragon, énorme monstre de carton peint, d'une longueur de 40 mètres, ferme la marche. Un nombreux personnel d'agités, dissimulés sous le corps écailleux du monstre, fait exécuter au dragon les mouvements les plus désordonnés. La tête, qui est un chef-d'œuvre d'horreur, ouvre la bouche, tourne les yeux, tire la langue et manifeste par une mimique

expressive et fantastique des sentiments divers.

Ce long corps de serpent se déroule en replis tortueux, et le monstre saute et bondit d'un air féroce, au son d'une musique diabolique, accompagnée de grands coups de gongs et de tam-tams.

Devant les palais officiels, le dragon ne manque pas de faire la révérence, les *laïs*. Il se complaît en respectueux saluts; puis exécute, en l'honneur des hôtes, des danses de réjouissance fantaisistes.

L'aspect de cette sorte de cavalcade est tout à fait pittoresque, et surtout bien couleur locale; sous le clair soleil, elle se déroule longue, poussiéreuse, bruyante et vivante, battant l'air de ses centaines de drapeaux, d'étendards et d'oriflammes aux mille couleurs, agités par des hommes parés de costumes étranges.

XII

LES JEUX — LE *BACOUIN* — LES LOTERIES
— LE JEU DES TRENTE-SIX BÊTES —
COMBATS DE GRILLONS.

Le jeu est la passion des Annamites. C'est même leur seule passion. Longtemps elle fut exploitée par les Chinois, tenanciers des loteries. Les abus étaient sans nombre et les piastres de la cagnotte s'en allaient en Chine ; notre administration a compris qu'il fallait apporter un veto, et tenir rigueur à tous les tripotiers. Cependant il a fallu aussi compter avec les mœurs plus fortes que

les lois, et on a fait la part du feu, ou mieux la part du jeu.

Pendant les trois jours du Têt, et le 14 Juillet, les jeux sont tolérés, mais activement surveillés. Il faut voir avec quelle ardeur tout ce monde, femmes, hommes, vieillards, enfants — il y a des parties pour tous — prennent d'assaut les cases des banquiers ; et les heures qui ne sont pas consacrées à la table ou au choum-choum sont partagées entre les jeux aussi divers que rémunérateurs pour les Chinois qui les organisent.

Si, pendant ces rares journées de liesse, le jeu s'étale au grand jour, le reste de l'année on joue encore, mais d'une façon clandestine, et la tentation est moins forte pour le grand nombre.

Les jeux sont des plus variés, depuis le jeu célèbre des trente-six bêtes jusqu'au bonneteau aux trois cartes, qui se

pratique absolument à la manière des professionnels de la vieille Europe.

Le *Bacouin* (*Danh - Me* en annamite) est le jeu populaire en Cochinchine. La manière d'y perdre son argent est simple et assez originale.

La table porte quatre numéros, quatre tableaux, avec les chiffres 1, 2, 3, 4 ; le joueur place son enjeu sur un de ces tableaux. Un seul tableau gagne, et les masses du tableau gagnant sont payées trois fois : si le joueur a une pièce sur le tableau sorti, il retire donc quatre pièces ; et l'inégalité des tableaux constitue déjà un avantage suffisant pour les banquiers qui, de plus, prélèvent 5°/o sur le gain des pontes.

Le procédé qui amène le numéro gagnant est curieux. Le banquier met dans une coupe une certaine quantité de *sapèques*, une poignée de ces petites pièces de monnaie ; puis il renverse

cette coupe sur la table, en ayant soin de couvrir toutes les sapèques.

Le banquier fait exécuter à la coupe renversée sur la table et renfermant toutes les piécettes, un léger mouvement circulaire qui fait aussitôt sortir quelques sapèques de leur prison, et s'arrête. Le croupier, à l'aide d'une baguette, compte les pièces sorties, et chaque fois qu'il compte quatre pièces il les met de côté ; quand il a ainsi enlevé un certain nombre de fois quatre pièces, ou il ne reste, en dehors de la coupe, aucune pièce, ou il reste une, deux ou trois pièces au maximum bien entendu.

On recommence alors la danse de la coupe et on fait sortir de nouvelles sapèques, le croupier continue en ajoutant aux pièces restées du précédent compte, pour faire 4, puis il continue à enlever, toujours 4 par 4, les piécettes.

Le banquier et le croupier continuent

de la sorte jusqu'à ce que toutes les sapèques soient sorties de la coupe, c'est alors le nombre de pièces, 4, ou fraction de 4, restant en dernier lieu, qui indique le tableau gagnant. S'il reste 4 pièces, le numéro 4 gagne, s'il reste 3 sapèques, c'est le tableau 3, etc.

Chaque coup de Bacouin dure cinq minutes, car il y a dans la tasse environ 200 sapèques. Dans sa simplicité, ce compte et ce mode de procéder excite vivement l'intérêt.

Le gain 4 pour 1 est une des nombreuses combinaisons de ce jeu, on peut diviser les chances, ou jouer à égalité. Les façons de parier sont très compliquées et se pratiquent à l'aide de cartes indicatrices.

C'est un jeu dans le genre de la roulette, il est même moins rémunérateur pour la banque, puisqu'il n'a rien d'analogue au zéro du banquier. Il arrive,

d'ailleurs, que les banquiers perdent, quoi que ce soit fort rare.

Les petites cartes microscopiques à quatre couleurs, comme les nôtres, sont très en faveur, c'est le jeu du soir après diner, toléré en tout temps.

Avec des cartes de plus grande dimension, on voit jouer une espèce de baccarat à tableaux, qui ressemble beaucoup au roi des jeux de nos cercles, mais avec cette différence que les joueurs et le banquier ont le plaisir de tenir en main trois cartes au lieu de deux.

Le *Jeu des baguettes* se pratique au coin des routes fréquentées. Le banquier tient trois petites baguettes de quelques pouces de longueur, dont une porte à son extrémité une marque quelconque, généralement un peu de soie enroulée, il étale, en éventail, les trois baguettes, tout en gardant dans la paume de la main les trois extrémités, dont une est

marquée. Il fait chevaucher dans ses doigts, les petites bûches, et les clients parient sur la baguette qu'ils croient marquée; trois fois sur trois ils se trompent, pour le plus grand bénéfice du banquier qui, toujours, est un bon farceur.

Ce dernier jeu, au même titre que le bonneteau, passe pour être d'une honnêteté plus que douteuse, il se joue avec des compères et si, par hasard, un joueur de bonne foi est favorisé par une chance heureuse, il risque gros d'être pris au collet et d'être contraint de rendre gorge à ses voleurs volés.

Il se tire aussi une multitude de loteries à l'aide de plaques, de bâtonnets d'ivoire couverts de signes cabalistiques. Ces jeux se prêtent à des combinaisons variées et sont en honneur chez les riches, qui s'offrent ainsi le luxe de montrer des morceaux d'ivoire de premier choix.

Une loterie célèbre, interdite aujourd'hui dans nos possessions indo-chinoises, est la loterie des lettrés. Chaque année, en Chine, se passent d'importants examens qui donnent entrée dans le mandarinat, c'est-à-dire dans l'administration. Les candidats sont donnés par des bookmakers chinois à une certaine cote, et les choses se passent tout comme dans nos courses de chevaux. Les livres de cotes sont régulièrement tenus ; des tickets sont distribués aux parieurs au reçu de leurs enjeux, et le jour de la proclamation des résultats du concours, les gagnants viennent toucher parfois de gros bénéfices. Une pièce rapporte jusqu'à mille pièces. Souvent encore le bookmaker, peu scrupuleux, file avec la recette.

Le *Jeu des trente-six bêtes*, *xodé-dé* en annamite, est trop célèbre pour ne pas lui faire une place spéciale, bien qu'à



proprement parler ce ne soit pas un jeu saïgonnais, ni même cochinchinois ; il fleurit au Cambodge, où il est populaire.

Le banquier étale une planche, ou un tapis, sur lequel figure en caractères chinois trente-six noms de bêtes du pays, par exemple : singe, buffle, tigre, serpent, paon, cochon, corbeau, dragon, etc., etc. ; d'autre part, il suspend au milieu de la salle de jeu, une plaque soigneusement couverte où est inscrit d'avance le nom de la bête qui gagnera le coup. Les joueurs placent leurs enjeux, comme ils l'entendent sur un ou plusieurs des trente-six tableaux qui sont indiqués sur la planche. Lorsque tous les paris sont faits et que le sacramental *Rien ne va plus* a été prononcé, on descend la plaque suspendue et un des joueurs découvre le nom de la bête gagnante, le banquier paye 30 fois les masses

qui se trouvent sur le bienheureux tableau.

Comme on voit, c'est encore le principe de la roulette, avec ses chances extrêmes seulement, sans combinaisons intermédiaires, pas de manque, passe, pair-impair, rouge ou noir ; à chaque coup, le parieur a une chance sur trente-six de gagner trente fois son enjeu.

L'avantage du banquier est donc considérable puisqu'en supposant les tableaux égaux, il gagne à coup sûr six tableaux pleins ; et cet avantage que lui donne la règle même du jeu est suffisant pour qu'il ne cherche pas à le grossir par des supercheries. Le jeu des trente-six bêtes est donc un jeu relativement honnête. Mais à ce petit plaisir, les parieurs se passionnent au point qu'on ne peut croire ; pour tous les asiatiques qui y goûtent, ce jeu devient une véritable fureur, une affreuse passion, et

les Annamites, bien qu'enragés joueurs par tempérament ont une saine terreur pour ce dangereux passe-temps; *Jeu des trente-six bêtes, y en à faire mourir fou*, disent-ils !

Pour être complet, il est intéressant de signaler les paris qui se font à propos des combats de grillons, jeu naïf et innocent, bien en rapport avec les mœurs de ce peuple, qui sont très douces.

Pas d'arène, aucun préparatif, rien de la mise en scène des combats de coqs, et, à plus forte raison, des courses de taureaux !

Les grillons sont des lutteurs acharnés, mais de bonne compagnie. Ils combattent avec les armes que la nature leur a données.

Un entraînement raisonné les prépare au combat. Dès sa capture dans les champs, le grillon est enfermé dans une cage de bambou où il reçoit comme

nourriture quelques feuilles de salade et des grains de riz. Après quelques jours de ce régime, il sort de sa prison ; on lui apprend alors à mesurer ses forces avec un vétérán.

Pour cela on place les deux adversaires dans une coupe en bois, afin que les combattants glissent moins sur leurs pattes. L'entraîneur leur chatouille la tête avec un cheveu pour les exciter. Quand ils sont bien en colère, ils se précipitent l'un contre l'autre ; au premier choc, la victoire est décidée. Le vaincu se retire calme et résigné, tandis que le vainqueur, battant de l'aile, célèbre son triomphe par ses cris stridents. Après une série d'expériences, on choisit les champions qui figureront dans les luttes publiques, et sur lesquels des paris seront engagés avec cette ardeur que les Annamites mettent dans tous les jeux.

XIII

LE THÉÂTRE — LE GRAND OPÉRA

Il est de tradition que pour fonder une colonie les Espagnols bâtissent d'abord un couvent, les Italiens, une église, et les Français, un théâtre ou une salle de bal.

Saïgon est en règle, car la ville possède d'élégantes salles de bal et aussi un théâtre subventionné.

Le mot d'ordre est donc de se distraire, et pendant la saison sèche, les six mois de théâtre contribuent à faire

de cette capitale la plus élégante des villes coloniales.

Le théâtre actuel (1), pour provisoire qu'il soit, ne manque pas d'un certain confort. Les loges sont découvertes, très en vue ; que demandent de plus les jolies femmes !

A chaque soirée d'abonnement, la salle est fort belle ; les dames montrent de jolies épaules et de nouvelles toilettes. Nul ne s'en plaint, que les maris, sans doute, car à ce train-là, les couturières font de fort belles affaires pendant la saison. Les hommes conservent le soir, le très commode costume blanc ; quelques-uns endossent l'habit noir.

La troupe est comme toutes les troupes d'exportation théâtrale. Il y a d'excellents sujets, mais ils ont générale-

(1) Une nouvelle salle pour la construction de laquelle la colonie a dépensé 2 millions, sera inaugurée au début de la saison 1900-1901.

ment eu de trop longs succès. Les ténors ont des trous dans la voix et les *Marguerites* sont un peu effeuillées. D'autres sujets, au contraire, débutent dans la carrière et ont été éblouis par des engagements magnifiques. Le bar-num réunit ainsi de jeunes et jolies novices pour lesquelles on a des trésors d'indulgence.

Enfin, avec quelques coupures aux endroits périlleux, on donne le grand opéra, cahin-caha...

L'opéra-comique est cependant mieux goûté, et l'opérette plaît avant tout.

La municipalité bienveillante donne chaque année pour l'entreprise théâtrale une subvention dont beaucoup de villes de province, et non des moins importantes, seraient jalouses.

La prévoyance éclairée des pouvoirs publics n'oublie rien ; et l'impresario doit s'engager à produire sur la scène

un nombre déterminé de figurants et figurantes, qui souvent, la saison terminée, se fixent à demeure dans la colonie.

XIV

LES COURSES

LA COURSE EN CHARRETTES A BOEUF BICYCLETTES ET AUTOMOBILES

Saïgon a son champ de courses. Les tribunes, élégantes et sveltes constructions aux armatures de fer témoignent du goût des architectes et de l'habileté de l'industrie locale. En avant-corps est la tribune d'honneur coquettement toiturée à la chinoise.

L'hippodrome s'étend sur une vaste pelouse, mais la piste est peut-être exagérée pour ces courses de poupées. Ces petits chevaux annamites, si gentils

devant leurs légères voitures sur les belles allées de la ville, inspirent une véritable pitié sur le champ de courses, entraînés à grands coups de cravache par des indigènes improvisés jockeys, et cramponnés à la crinière de leur monture comme des singes de cirque.

Enfin, cet entraînement est lié à la question du développement de la race chevaline indigène qui ne pouvait échapper à la vigilance des conseils locaux, soucieux des intérêts immédiats de la colonie. Non seulement la société des courses est largement subventionnée, mais encore le Gouverneur actuel de l'Indo-Chine encourage-t-il de tout son pouvoir la création de haras au moyen de primes nombreuses et élevées.

En effet, les chevaux deviennent rares et par conséquent chers. Le Cambodge fournit de très beaux types, mais là

encore, la reproduction est mal assurée; et sans être pessimiste, il faut prévoir l'époque où il n'y aura plus de chevaux en Cochinchine, ce qui serait dommage. Cette petite race nerveuse, solide, et si facilement maniable que des enfants se font un jouet de leur voiture et de leur cheval, est digne d'attirer l'attention des pouvoirs publics, suivant la formule consacrée.

Les *pousse-pousse* sont aujourd'hui acclimatés à Saïgon. Ces légères voitures d'origine japonaise : les *djins*, qui eurent tant de succès pendant l'Exposition de 1889, furent tardivement mises en usage en Cochinchine.

Le recrutement des tireurs semblait présenter de sérieuses difficultés. On était persuadé que les Annamites se refuseraient à voiturer les Chinois, et réciproquement. Car, le Chinois, en Cochinchine n'est pas comme au Ton-

kin, par exemple, un conquérant ou un ancien conquérant; il n'a jamais dominé sur le delta du Mékong. D'autre part, les Chinois ne sont pas aussi nombreux en Cochinchine qu'au Tonkin, région toute voisine de leur empire. Les fils du Ciel qui sont venus chercher une fortune facile loin de leur patrie, ne consentiraient pas à une besogne aussi peu rémunératrice et aussi pénible. Et peut-être, aussi, l'impôt établi sur chaque tête de Chinois était-il peu fait pour attirer les pauvres diables de coolies qui n'auraient pour seul revenu que le métier de tireur de pousse-pousse.

Mais l'expérience tentée a pleinement réussi et depuis plusieurs années déjà le léger pousse-pousse circule à Saïgon comme à Cholon.

La Société des courses pourrait ajouter un numéro intéressant au programme

de ses réunions : le match des pousse-pousse.

N'a-t-elle pas déjà la course en charrette à bœufs !

Et ce n'est certes pas le plus mauvais moment du spectacle. D'abord cela se passe plus tard, et on est moins incommodé par le soleil brûlant.

On n'a jamais su pourquoi les courses n'avaient pas lieu à l'heure habituelle des distractions saïgonnaises, de cinq à sept ; le comité n'a pas pitié des colons. Mieux vaudrait pour la sûreté des cervelles coloniales, raccourcir le programme et l'encadrer dans les deux heures de promenade journalière.

Pour revenir à nos bœufs, cette course en charrette est bien une des choses les plus curieuses qu'on puisse voir. Une vingtaine de chars étroits d'un modèle tout particulier sont en ligne. Chaque charrette est attelée de deux bœufs cam-

bodgiens au fort garrot, attachés par le joug à une longue flèche, lestement redressée en corne.

Ces attelages sont ornés de palmes, abondamment pourvus de grelots, et encombrés d'une grappe d'Annamites.

Dès que la cloche du départ a donné l'essor à ces curieux véhicules, tout cela fait un bruit d'enfer; les grelots tintent, les indigènes, armés de longs aiguillons, excitent de la voix, et surtout du geste, les pauvres animaux, qui galopent d'une allure extraordinaire, insensée, de tous côtés. Bêtes, gens et charrettes se choquent, se renversent, se relèvent.

Cette course d'un si nouveau genre donne quelques instants de folle gaieté aux spectateurs. A peine deux ou trois chars arrivent au poteau, recevoir le prix de leurs efforts; tout le reste s'est dérobé, ou a culbuté, en tous sens, par



18.

CHARRETTE A BOEUF.

dessus les barrières de la piste. Le plus étonnant, c'est qu'à ce jeu endiablé il n'y ait personne de tué!

Un sport qui a eu ses détracteurs et ses fanatiques, le cyclisme, ne trouve en Cochinchine, que des fidèles en dépit de la chaleur. Européens et Asiatiques, civils et militaires, hommes et femmes, tous pédalent sur les routes, faites à souhait, qui rayonnent autour de Saïgon. Dès cinq heures du soir, c'est en longues caravanes qu'au Tour de l'Inspection, de Saïgon à Giadinh, de Giadinh à Cholon, roulent les bicyclistes.

La bicyclette n'est pas seulement le sport à la mode, elle est avant tout devenue comme en Europe le véhicule pratique pour se rendre au travail quotidien et tous, colons ou fonctionnaires, interprètes, scribes ou secrétaires indigènes en font usage, et plusieurs de

nos services coloniaux ont des plantons à bicyclette.

La pédale a conquis l'Asiatique; le rêve de tout Annamite est de posséder une bicyclette. Ceux pour qui ce rêve est irréalisable, à cause du prix trop élevé d'une machine, se sont ingénies à confectionner avec des bambous et du rotin des vélocipèdes presque pratiques.

Saïgon possède un vélodrome où la Société Vélocipédique organise de fréquentes réunions avec courses d'entraînement par les amateurs membres de l'association.

L'automobilisme a, lui aussi, fait son apparition en Cochinchine, quoique dans d'assez modestes conditions. Quelques rares voitures ou motocycles, ont jusqu'à ce jour, corné dans les rues de Saïgon.

XV

L'OPIUM — RÊVE ET RÉVEIL

On lit parmi les maximes de Goethe cette phrase indulgente : « La nature demande que l'homme s'étourdisse quelquefois sans dormir. De là vient le plaisir de fumer, de boire des liqueurs fortes et de prendre de l'opium. »

Aussi, écoutant la nature, l'homme fume, boit des liqueurs fortes et prend de l'opium. Il recherche dans l'ivresse des narcotiques ou de l'alcool un état artificiel, fait de rêves et de bien-être, hélas ! trop passagers.

En Extrême-Orient, l'opium a toute la faveur et deux cents millions d'hommes font de ce subtil poison leur agrément et bientôt leur passion.

Les fumeries présentent toutes le même aspect ; le temple du rêve est plus ou moins richement meublé et décoré, selon le degré de fortune, mais partout le lit de camp recouvert de nattes est à la place d'honneur.

Le fumeur se couche sur le lit, la tête soutenue par un cube en bois, en paillasson ou même en porcelaine, qui lui sert d'oreiller. Il a près de lui, sur un plateau, les différentes pièces de son arsenal : une pipe, un fourneau de rechange, une boîte d'opium, des aiguilles et une petite lampe.

La pipe est en ivoire, en bois dur ou en simple bambou. De l'avis des connaisseurs, rien n'égale en parfum une modeste pipe en bambou convenable-

ment *calottée*. Cette pipe consiste en un tuyau d'un demi-mètre de longueur et de trois à quatre centimètres de diamètre, ouvert à l'une de ses extrémités et muni en son milieu d'un fourneau en terre fine, brune ou noire, avec des bords étalés et une lumière étroite. Le fourneau représente assez exactement un gros champignon dont le centre de la calotte serait percé d'une petite ouverture d'un millimètre environ.

L'opium est un extrait de consistance sirupeuse et de couleur mordorée, obtenu par la dessiccation du suc de pavot à froid, ou plus souvent par l'évaporation de ce suc à la chaleur ; ce dernier procédé est définitivement adopté à la bouillerie d'opium de Saïgon.

Le meilleur suc de pavot vient de Bénarès. Mais il y a de nombreux degrés dans les qualités de l'opium, depuis l'opium très pur qui n'apporte aux pou-

mons qu'une petite quantité de morphine, jusqu'à celui qui n'est que le résidu raclé dans les pipes et les fourneaux que l'on triture et que l'on délaie dans un peu de thé.

Les pauvres gens ne connaissent guère que cet opium qui déjà a été fumé, le seul abordable pour leur modique bourse. Plus actif que le produit direct de l'exquis pavot somnifère, il intoxique très rapidement.

Les aiguilles des fumeurs sont des tiges d'acier, de fer, même d'argent qui rappellent en dimension les aiguilles à faire le tricot. Ces petites baguettes effilées à une extrémité sont destinées à puiser dans le pot d'opium, et à retenir à la pointe la goutte de jus qui va être travaillée au feu, affermie et modelée en une boulette de la grosseur d'un pois dont la combustion donnera la fumée bienfaisante.



FUMERIE D'OPIMUM.

On prépare la boulette sur une lampe en métal recouverte d'un cône de verre tronqué et présentant à sa partie supérieure une ouverture de deux ou trois centimètres.

La confection de la boulette est un art véritable et demande, pour être parfaite, un long apprentissage, car s'il est nécessaire d'obtenir une sécheresse de l'opium suffisante pour lui permettre de griller, il faut, d'autre part, ne pas dépasser un certain degré de siccité pour que la fumée reste chargée, en quantité convenable, des substances destinées à impressionner le cerveau du fumeur. Le juste milieu est difficile à atteindre, et seuls les vieux praticiens, ou les très adroites congaïes y parviennent rapidement et sûrement.

Couché, généralement sur le côté gauche, le fumeur tient de la main droite l'aiguille qu'il vient de plonger

dans la boîte à opium et qui conserve suspendue à son extrémité la gouttelette sirupeuse.

L'opérateur présente cette larme à la flamme de la lampe à l'orifice du cône de verre, la gouttelette se gonfle, s'allonge, puis se boursoufle. Lorsqu'il juge sa cuisson suffisante, il la porte vivement contre la paroi arrondie du fourneau de la pipe qu'il tient dans sa main gauche, il y frotte la petite masse devenue de consistance caoutchouteuse, il l'aplatit, la roule, l'étire et la modèle.

Dès que la boulette se refroidit, le fumeur la soumet à une nouvelle cuisson au-dessus de la lampe, puis de nouveau il reprend sa trituration sur le champignon de sa pipe. Cette opération est renouvelée plusieurs fois. Cependant, l'humidité diminue, la consistance augmente, et la goutte, liquide au début, est transformée en une véritable pâte

épaisse, assez élastique pour prendre toutes les formes, mais suffisamment sèche pour donner prise à la combustion. C'est le moment. L'artiste appuie pres-tement la masse opiacée sur la petite ouverture du fourneau de la pipe, il l'y comprime et l'y tasse ; puis, la trans-perçant de son aiguille, y ménage un canal correspondant à la lumière médiane du champignon par où doit s'accomplir le tirage. Appliquant alors fortement ses lèvres à l'extrémité de sa pipe, le fumeur présente à la lampe le fourneau ainsi chargé, de telle sorte que la boulette se trouve précisément au centre de l'ouverture du globe de verre ; l'opium grille, tandis que le fumeur fait une longue aspiration, qui entraîne la fumée jusqu'aux bronches. Quand il la rend par une expiration prolongée, elle s'est débarrassée de ses principes actifs dans l'intérieur même des poumons.

La plupart des fumeurs ne se donnent pas la peine de faire eux-mêmes leurs pipes. Ce soin est confié à un serviteur, souvent à une congaïe. Étendu près du maître, le complaisant attend le moment où celui-ci, ivre enfin, laissera choir la pipe de ses mains, pour s'en emparer et se procurer à son tour les délices de la soulerie narcotique.

A Saïgon, dans beaucoup de fumeries publiques d'opium, chaque cabinet est pourvu d'une femme qui y est attachée et qui a pour mission de préparer la pipe. Celle-ci préparée, elle la présente aux lèvres et tandis qu'on fume, procède à la confection d'une seconde boulette pour une nouvelle pipe. On n'a ainsi qu'à aspirer la fumée sans autre soin ; rien ne distrait de l'action de l'opium qui est continue et plus rapide. La rémunération de ces femmes con-

siste en menue monnaie ; mais leur principal bénéfice est surtout la récolte du *ngna*, résidu d'opium, et dans ces pipes qu'elles fument au compte de l'amateur lorsque ce dernier, parvenu à l'état de béatitude qu'il cherchait, cesse de percevoir ce qui se passe autour de lui.

La femme annamite, quelle que soit sa position sociale, goûte, comme l'homme, la quiétude que procure la pipe d'opium ; il n'est donc pas rare de trouver à Saïgon, chez les riches Annamites, la maîtresse du logis, seule ou en compagnie d'amies, s'adonner à cette passion.

L'effet de l'opium affecte le seul domaine de l'esprit. Quel qu'il soit en lui-même, la fumée d'un assez grand nombre de pipes est nécessaire pour l'obtenir. Cette quantité varie suivant les fumeurs et en raison de leur impres-

sionnabilité personnelle. Mais il en est de l'ivresse opiacée comme de tous les états obtenus par l'absorption des substances qui agissent sur les nerfs, comme l'éther, le hachisch, etc., l'habitude est nécessaire pour éveiller une susceptibilité suffisante.

La première pipe d'opium est comme le premier cigare : elle fait mal au cœur et donne la migraine. Ce n'est qu'au bout de quelques jours d'une pratique non interrompue, à la dose quotidienne de huit à dix pipes, que les nausées du début disparaissent.

Si le fumeur pouvait en rester à cette moyenne restreinte, l'opium serait moins dangereux ; malheureusement la sensibilité s'émousse, et le nombre de pipes augmente ; les effets ne se produisent plus qu'à la trentième et même à la quarantième pipe. A cette dose, l'opium, devenu un besoin jour-

nalier et absolu pour le fumeur, ne pourrait être sans un danger réel supprimé brusquement. Ce n'est que progressivement, en diminuant chaque jour le nombre des pipes, qu'on peut arriver à se déshabituer de ce poison enchanteur, mais il faut pour parfaire cette lente guérison une volonté bien solide, car le lit de natte est tentant, et la *pipette* une délicieuse compagne.

Et que ceux qui n'ont pas connu l'opium rendent cependant hommage au *Deo ignoto* ! Le dieu de l'opium existe et n'est pas une divinité banale ; il ne suffit pas de frapper en passant au seuil de son temple pour être admis à le franchir ; le profane doit subir l'épreuve d'une initiation préalable ; aux fidèles seulement, le dieu apparaît dans sa splendeur et dans sa gloire !

Mais qu'ils sont beaux, qu'ils sont doux, qu'ils sont merveilleux, les rêves

qu'il dispense alors aux initiés ! si merveilleux et si doux, que bien peu ont la force de ne pas les recommencer, parmi ceux qui les ont faits une fois ! Le fumeur d'opium est le plus incorrigible de tous les passionnés. Le tabac, l'alcool sont trahis parfois par leurs adeptes ; le buveur réussit à surmonter son vice, lorsqu'il sent qu'il en va mourir ; le fumeur d'opium voit qu'il se tue, et il se tue avec volupté.

Ces rêves n'ont rien de l'ivresse grossière que les ignorants leur attribuent, rien de la matérialité qu'on leur a prêtée. En réalité, ils ne s'adressent pas aux sens ; ils ne surexcitent que l'esprit. Et c'est là ce qui crée leur charme attirant et fait leur danger pour les classes élevées, chez lesquelles l'opium accomplit effectivement ses plus grands ravages.

La fumée de l'opium est un stimu-

lant de la pensée. Sous son action excitante, l'énergie cérébrale est démesurément accrue, la puissance de l'imagination centuplée ; les idées se succèdent, vives, pressées, rapides, avec une netteté, une lucidité admirables. Elles ne revêtent d'ailleurs aucune nature spéciale, ne prenant aucun tour obligatoire ; leur forme dépend uniquement du degré de culture intellectuelle du fumeur, de ses travaux habituels, du cours ordinaire de ses pensées. Mais elles ont ce caractère d'être toujours agréables et riantes. Qu'elles concernent le présent, qu'elles intéressent l'avenir, elles n'admettent ni ne prévoient aucun obstacle. Les difficultés sont aplanies, les dangers surmontés, les impossibilités supprimées, la souffrance ramène la fortune docilement enchaînée et le destin soumis !

Les idées se suivent et découlent

l'une de l'autre par association comme dans la vie ordinaire de l'esprit. Seulement, ici, les conceptions sont plus intenses et plus fécondes. Le défilé est continu, prestigieux ; le jaillissement superbe, gigantesque.

A travers les rêves de l'opium, l'indulgence et la bonté président à tous les rapports des hommes. La philosophie de Pangloss est la reine de l'Univers : tout est bien, tout est au mieux, dans le meilleur des mondes !

Les images prennent une vivacité, une forme qui vont quelquefois jusqu'à l'hallucination, et le fumeur, alors, voit, entend, sent réellement ce qu'il pense.

A côté de cette action excitante sur le cerveau, s'en produit une autre tout opposée sur les sens. La sensibilité générale est émoussée, le système musculaire est anéanti. Le fumeur, après un certain nombre de pipes, suivant

son degré d'intoxication, est étendu sur son lit, immobile, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte, le visage pâle, les traits figés dans une expression contemplative ardente. Il ne voit pas, il n'entend pas, il ne sent plus; vous le touchez, il ne fait aucun mouvement; vous prononcez son nom à son oreille, il ne témoigne par aucun signe qu'il ait perçu cet appel. Grâce à l'influence, qui a éteint sa faculté de recevoir des impressions, cet homme est isolé du monde extérieur. Cet état est particulièrement favorable au travail exclusif de son cerveau. Mis ainsi, en quelque sorte, face à face avec sa pensée, dans le silence de son corps dont il a perdu la notion, il la suit, cette pensée, il la contemple, ébloui de son éclat. Il assiste, enivré, au spectacle de la grandeur et de la force de son intelligence librement développée. Un bien-être

inexprimable l'envahit tout entier ; un double sentiment d'allègement et de puissance infinie le pénètre. Il semble qu'il soit, pour un moment, débarrassé de son enveloppe humaine, qu'il ne vive plus qu'à l'état d'intelligence, qu'il atteigne à la forme idéale d'être immatériel, qu'il soit une âme échappée aux terrestres liens.

Les Orientaux ont coutume de dire que le paradis est contenu dans la fumée de l'opium. Ils disent vrai ; si celle-ci ne peut donner le ciel au fumeur, du moins le ravit-elle à la terre, ce qui est déjà, pour les croyants, un acheminement vers les félicités de l'autre monde.

Un tel état ne peut se produire, de toute façon, que chez un fumeur absolument entraîné, et après un grand nombre de pipes. Il représente, en quelque sorte, le paroxysme d'action

de la fumée de l'opium, le dernier mot des jouissances qu'elle peut procurer à ses adeptes les plus fervents.

Chez les jeunes fumeurs, un état intermédiaire est obtenu, qui consiste seulement en une excitation cérébrale, sans diminution notable de l'impressionnabilité extérieure. Cette situation se traduit par une vive loquacité, une facilité d'élocution, une lucidité remarquable et un grand bien-être, un grand calme du corps.

« Viens me voir, écrivait un fumeur de la brousse à un autre fumeur, j'ai de bons fourneaux et une femme qui travaille l'opium à la perfection. Si tu étais là, ce soir, sur le grand lit, avec la drogue enivrante, tu verrais comme nous serions bien ; Thi-Nam (la Congaïe) ferait nos pipes, puis nous blaguerions, blaguerions, blaguerions jusqu'au matin.

« Saïgon est beau mais on n'est pas tranquille, la tête voyage, est malade, tandis qu'ici rien ne vous dérange, on est tout à sa passion ; tu verras quelle différence, quel repos du corps, de l'esprit, de tout ! on grandit, on devient meilleur.

« Thi-Nam t'envoie bien des choses sans te connaître, mais elle me dit :
 « Ong-Quan (monsieur le mandarin),
 « tu ne parles que de lui, c'est comme
 « si je le connaissais, il est de la mai-
 « son. »

« Je vais fumer une bonne *pipette* pour toi, ce soir. »

Cette surexcitation cérébrale est toujours suivie d'un effet en sens inverse, d'une dépression considérable ; et après un temps plus ou moins long, en rapport avec la dose du poison absorbé, le sommeil, un sommeil invincible, complet, absolu, survient. La sensibilité

est totalement supprimée, le mouvement impossible.

Cet état est le résultat, sans doute, de l'absorption de la fumée de l'opium ; mais ce n'est pas une manifestation de son action immédiate et directe. Le fumeur n'est déprimé que parce qu'il a été excité ; il ne dort que parce qu'il a veillé. En d'autres termes, la fumée de l'opium ne provoque le sommeil que parce qu'elle a provoqué la fatigue ; ce sommeil, dont elle est l'occasion plus que la cause, ne se produit en quelque sorte que lorsqu'elle-même a cessé de produire ses effets ; c'est une réaction : le fumeur d'opium qui fume le soir ne s'endort que vers le matin, alors que le stimulant qui l'aiguillonnait a épuisé son pouvoir.

Mais encore, soustraire l'homme un instant au contact du monde, le faire assister à l'épanouissement grandiose

de la plus noble et la plus belle faculté qui soit en lui : l'intelligence ; noyer dans cette fête de l'esprit jusqu'au souvenir de ses habituelles douleurs, n'est-ce pas lui faire goûter le bonheur le plus profond, lui procurer les jouissances les plus subtiles et les plus délicates qu'il puisse ressentir !

Si elle est pure, cette passion, — sorte de volupté intellectuelle poussée jusqu'au paroxysme, — elle n'en est pas moins dangereuse. On meurt des débauches de l'esprit aussi bien qu'on succombe aux excès physiques.

L'opium ruine les forces du corps et brise les ressorts de l'intelligence. Son usage supprime rapidement l'appétit, entrave toutes les fonctions, amène un dépérissement général et aboutit à faire d'étranges corps décharnés qui expirent chaque jour un peu de vie avec la fumée de leur pipe.

Et même, les fonctions cérébrales, en dehors des moments de surexcitation que leur communique la fumée absorbée à des doses de plus en plus élevées, s'obscurcissent, s'éteignent.

Réduit à l'état de squelette, souvent en proie, dans les derniers temps, à des crises convulsives ou délirantes, le fumeur d'opium meurt abruti.

On a encore devant les yeux, à Saïgon, le triste spectacle d'un pauvre garçon, intelligent et jeune, que cette passion avait conduit à une mort prématurée. Il demandait, comme suprême grâce, à ses amis qui allaient lui fermer les yeux, de lui laisser fumer une dernière pipe d'opium. Et comme le malheureux était incapable de faire l'aspiration, sa congaïe, complice docile, aspirait pour lui, plein ses poumons, la bienheureuse fumée et la soufflait dans la bouche entr'ouverte

du moribond qui semblait sourire à la mort qui l'emportait...

Chez les gens du pays, les funestes effets de cette passion, s'accumulant par l'hérédité et par l'atavisme, atteignent la race tout entière, et de plus en plus l'étiolent, l'abâtardissent.

Qu'au moins cette terrifiante leçon nous profite. Les nations européennes, jusqu'ici, ont échappé au fléau de l'opium. Que l'avenir les préserve de ce germe de décomposition et de mort!

XVI

LA MISSION — LA SAINTE-ENFANCE COLLÈGES — ÉCOLES

Les missionnaires catholiques furent les premiers qui firent connaître le nom de la France en Indo-Chine et dans tout l'Extrême-Orient. Et ce fut l'un d'eux, l'évêque d'Adran, Mgr Pigneau de Béhaine, qui, à la fin du siècle dernier, amena la France à jouer un rôle politique important au pays d'Annam, où depuis cette époque elle ne cesse d'agir.

La Mission a partagé la Cochinchine

en deux évêchés : le premier, qui a pour siège Saïgon, englobe les anciennes provinces de Giadinh, de Mytho et partage celle de Vinh-Long avec l'évêché de la Cochinchine occidentale, dont le siège est Phnom-Penh, capitale du Cambodge.

A Saïgon se trouve le Grand Séminaire, et à Cai-Mon (arrondissement de Bentré), le Petit Séminaire, fondés et dirigés par les Pères des Missions Etrangères de Paris, pour l'éducation et l'instruction des prêtres indigènes.

Les paroisses portent le nom de chrétientés. Un même père en a plusieurs sous sa direction. La colonie ne rétribue aucun desservant et « les Cultes » ne figurent en aucun chapitre du budget indo-chinois.

Chaque chrétienté a son église, son école de garçons et son école de filles entretenues par elle et subventionnées

par la Mission. Un instituteur, et en général, des religieuses indigènes y enseignent la lecture et l'écriture du *quocngu* (l'annamite transcrit en caractères latins) et le catéchisme, sous l'unique direction du missionnaire de district.

Dans ces écoles, on ne s'occupe pas encore, malheureusement, de la langue française, l'instruction s'y donne en annamite vulgaire.

La Sainte-Enfance recueille les enfants asiatiques. A Saïgon, les religieuses de Saint-Paul de Chartres ont adjoint à cette œuvre une superbe maison d'éducation pour les jeunes filles métisses et pour les Européennes. Les parents ont ainsi le choix entre cet établissement et l'Institution municipale de jeunes filles, dirigée par des institutrices laïques et payée par la ville.

Le collège Taberd, pensionnat des

frères des Écoles chrétiennes, concourt, avec le Collège colonial Chasseloup-Laubat, à répandre l'instruction parmi les Asiatiques, les métis et les Européens.

Chacun des chefs-lieux des 21 arrondissements de la colonie possède une école indigène du second degré dont les élèves sont recrutés parmi les meilleurs sujets des écoles cantonales. Les enfants passent une moyenne de quatre années à l'école d'arrondissement sous la direction d'un professeur européen, secondé par cinq ou six maîtres annamites. A la fin de la dernière année, ils passent un examen après lequel ils sont admis, selon leur classement, leurs notes et leurs capacités, soit au Collège Chasseloup-Laubat, soit au Collège de Mytho réservé aux seuls Asiatiques. A leur sortie de ces établissements, ils peuvent être, après un dernier examen



MAIN D'UN LETTRÉ ANNAMITE

nommés, dans les divers services coloniaux, secrétaires ou interprètes.

D'autres jeunes élèves vont à l'École normale indigène de Giadinh pour quatre années, ou encore à l'École professionnelle, qui fera d'eux des ouvriers d'art : mécaniciens, fondeurs, tourneurs sur cuivre ou sur bois ; des artisans : ferblantiers, ébénistes, bourreliers-selliers, relieurs, etc.

Pour les enfants d'européens, l'enseignement secondaire classique s'arrête à la quatrième. L'état climatérique du pays ne permet pas de pousser plus avant, dans la colonie, des études qui réclament une assiduité, une application constantes. Aussi, pour obvier autant que possible à l'interruption forcée des études, modernes ou classiques, l'administration locale ouvre chaque année sur son budget un crédit considérable pour les bourses qu'elle con-

cède dans les lycées et collèges de la métropole aux plus méritants parmi les fils de colons ou de fonctionnaires.

XVII

SITUATION COMMERCIALE DE LA COCHINCHINE — LE RIZ

Ce serait une erreur de croire que Saïgon demeure une ville seulement administrative, et que ce vaste jardin, décoré de palais, est le domaine exclusif des fonctionnaires. L'industrie et le commerce y tiennent une place considérable.

L'industrie est à peu près complètement aux mains d'Européens. Le commerce et la petite banque appartiennent en grande partie aux Chinois et aux Chettys (banquiers hindous).

Il est regrettable que le qualificatif de français ne puisse s'appliquer exclusivement au commerce et à l'industrie de notre colonie de Cochinchine si florissante. Ce pays, parmi nos possessions d'Extrême-Orient, paraît le plus propre à une francisation rapide. Notre civilisation, nos mœurs sont acceptées, mieux encore qu'imposées. Nous sommes fortement établis au delta d'un grand fleuve, c'est-à-dire aux portes d'une région, dont la population atteint vingt millions d'habitants et qui étend son influence sur de nombreux peuples à demi-barbares, mais destinés, par la force des choses, à entrer avec nous dans la voie des échanges commerciaux et à subir notre attraction civilisatrice.

Le Mékong, dont les nombreuses ramifications rayonnent à travers des contrées fertiles, est un puissant auxiliaire de pénétration. Jusqu'au delà

du grand lac du Cambodge, toute une flottille sillonne à intervalles les bras innombrables réguliers du fleuve.

Sur le haut Mékong, au delà des rapides de l'île de Khône, un service régulier des Messageries Fluviales de Cochinchine permet de montrer notre pavillon et de faire pénétrer nos produits au sein même de Laos, jusque dans sa capitale Luang-Prabang.

En effet, un chemin de fer à voie étroite transborde les marchandises et réunit aisément la ligne commerciale du bas Mékong avec la voie du haut fleuve qui, en amont des rapides, traverse un grand pays peu développé, mais susceptible, grâce à la richesse du sol, de devenir prospère.

M. Pavie, notre ancien ministre plénipotentiaire au Siam, a parcouru ces régions pendant de longues années et il

s'est efforcé d'apprendre aux populations à aimer la France. Nous sommes en droit d'espérer, dans un avenir prochain, un vaste champ au déploiement de notre activité.

Saïgon est naturellement le port où se centralisent toutes les opérations commerciales ; le mouvement de la navigation est en rapport étroit avec la prospérité des régions auxquelles il sert de débouché et, si l'on tient compte que ce mouvement suit une marche ascendante, on a lieu d'espérer beaucoup de notre colonie.

Le relèvement progressif de la situation commerciale est dû, en partie, à d'excellentes récoltes successives de riz dans tout le pays et à l'extension de ses rizières. D'immenses terrains marécageux ou en friche ont été mis en valeur, tant dans l'ancienne province de Bassac que dans l'inculte plaine des

Joncs, où des canaux ont été creusés pour assécher ou irriguer de vastes étendues de terrain.

Le Cambodge, dont le commerce d'importation et d'exportation transite forcément par le Mékong et Saïgon, est en pleine prospérité. Les relations de trafic de ce pays s'étendent dans le haut Laos et au cœur de Siam.

Dans ces régions lointaines, la situation est parfois difficile, comme le démontrent trop brutalement les faits de piraterie qui ont ému récemment tous ceux qui ont souci de notre expansion pacifique. Il serait regrettable d'être amené à une répression violente et à main armée. Une telle extrémité arrêterait pour plusieurs années le développement de contrées rapidement ruinées par une guerre, quelque courte qu'elle soit.

Il appartient à une politique habile, à

une diplomatie éclairée, d'amener, sans coup férir, le gouvernement de Bangkok à faire bonne et prompte justice, et à débarrasser nos frontières coloniales de pillards et de bandits que nous avons eu grand tort de ménager. L'école, déjà longue, faite au Tonkin, doit indiquer le mode de procéder.

Le commerce extérieur de la Cochinchine comprend le trafic propre de la colonie, les importations à destination du Cambodge et pays voisins s'approvisionnant au Cambodge, ainsi que l'exportation des produits de ces pays.

Le Cambodge n'a pas de mouvement commercial indépendant. Il dépend de la Cochinchine, qui possède les portes d'entrée et de sortie des marchandises. Les produits qu'il consomme sont, à quelques exceptions près, ou dédouanés à Saïgon à leur entrée, ou achetés en

Cochinchine, où ils se fondent avec la production de ce pays.

Il est à remarquer que le Cambodge remplit vis-à-vis des provinces siamoises et laotiennes dont il tient les portes commerciales, le même rôle que la Cochinchine à son égard. Il reçoit et assimile les produits de ces provinces et les exporte comme siens, de même qu'il les approvisionne avec des marchandises importées soit directement, soit par la voie de la Cochinchine.

Le plus gros chiffre des importations est donné par les ouvrages en métaux ; tandis que les farineux alimentaires, et surtout les riz, viennent en tête des exportations, avec un total de près de 88 millions.

Le riz est, en effet, la richesse de la Cochinchine et même, actuellement, la seule vraie richesse du pays. Aussi,

tout le commerce, toute l'industrie de la Cochinchine, gravitent autour de ce produit. La récolte est-elle abondante, toutes les branches du commerce fleurissent ; au contraire, les pluies tardent-elles à venir féconder les rizières, les Annamites cultivateurs, pressurés par les Chinois qui font avec usure la banque du riz, demeurent dans un état voisin de la misère. La culture du riz tient, chez ces populations, la plus large part ; c'est celle qui demande le moins de travail et qui donne le plus de profit. Ce double avantage est tentant, et des gens moins paresseux que les Annamites s'en accommoderaient. Malheureusement cette culture ne peut s'acclimater en France, et, chez nous, il faut chercher ailleurs la résolution du problème économique agricole. Le riz ne se cultive que dans des rizières à peu près naturelles, fé-



22

REPIQUAGE DU RIZ.

condées par une chaleur humide. Nos cultivateurs de France, à défaut d'un produit si facile et si rémunérateur, continueront à peiner et à chercher le trésor du bon La Fontaine.

Le principe qui conseille de cultiver dans un pays les produits qui peuvent s'y récolter, n'a pas toujours été considéré comme une vérité indiscutable, et de nombreux colons européens, surtout français, ont tenté la fortune en Cochinchine avec des cultures qui n'avaient pas grande chance de donner d'excellents résultats. C'est ainsi que beaucoup d'entre eux ont essayé vainement de planter en grand la canne à sucre et se sont ruinés à la peine.

L'insuccès de diverses tentatives d'exploitations agricoles a pu faire croire à certains esprits chagrins que la culture du sol était impossible dans ce

pays pour les Européens. Il faut bien reconnaître que les essais faits n'ont pas produit ce qu'on en attendait. Mais à quoi attribuer cette déconvenue, sinon à l'inexpérience des cultures entreprises et à l'ignorance du sol producteur ? On ne s'improvise pas agriculteur, ni même, pour employer une expression moins relevée, simple cultivateur.

Voyez combien d'années il faut à nos paysans de la Beauce et de la Brie, pour apprendre leur métier de laboureur et combien, dans la classe supérieure de la population des campagnes, les bons fermiers sont rares. Cependant, c'est à une terre connue depuis des générations qu'ils appliquent leurs efforts, et ils ont sous la main tous les produits que la science applique aujourd'hui à l'agriculture.

Actuellement, le riz seul nourrit largement son homme et enrichit tous

ceux qui le prennent comme base de leur négoce. Les Chinois font la banque du riz en Cochinchine. Les courtiers chinois parcourent les provinces, offrant aux Annamites cultivateurs l'argent, les outils, les bêtes de somme indispensables pour mettre les rizières en bon état de rapport.

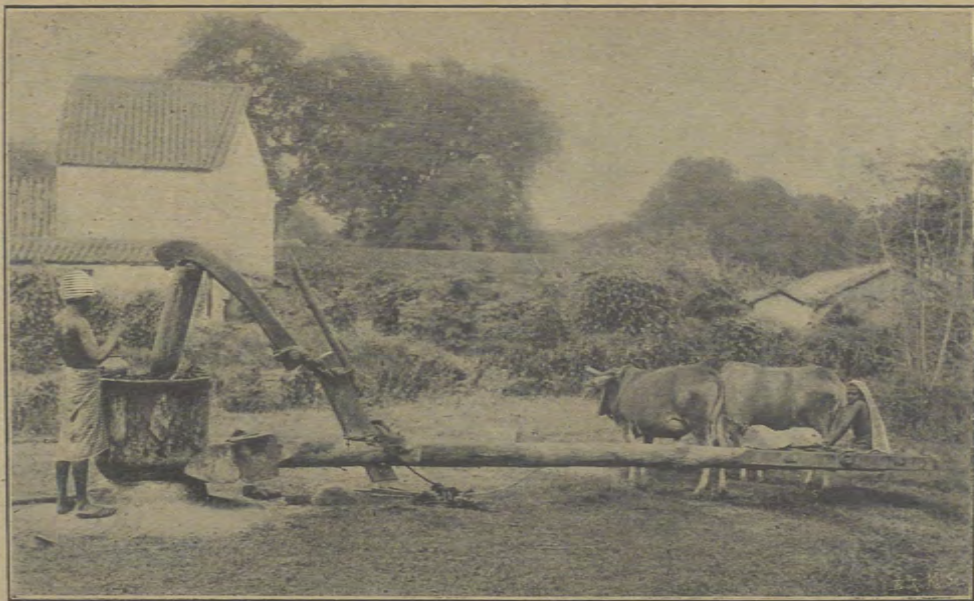
Au moment des semailles, c'est le Chinois encore qui fournit le grain nécessaire à l'ensemencement. L'Annamite est si indifférent, qu'il néglige de conserver d'une récolte à l'autre les quelques sacs de riz dont il a besoin pour de nouvelles semences.

Les fils du Ciel, qui ne sont pas descendus en Cochinchine en vain, savent profiter de la négligence insurmontable de ces populations, et, sans se livrer à aucun travail, ils recueillent, grâce à leurs prêts usuraires, la presque totalité des bénéfices lorsque la saison a été

favorable. Il est vrai que ces remarquables banquiers courent des risques ; une année malheureuse entraîne pour eux une perte énorme ; les avances qu'ils ont faites sont englouties, et leur seul espoir est de retrouver rapidement des années meilleures qui les dédommageront dans une large mesure.

Le procédé chinois paraît digne de fixer notre attention. Nous sommes en présence de gens qui ne se livrent à aucun travail matériel et qui, par leur seule activité intellectuelle, par leur flair, par leur audace à aventurer des capitaux, font des fortunes rapides, et emportent en Chine l'argent de notre colonie. Ce que font ces hardis banquiers, qui, parfois, n'hésitent pas à risquer mille pour gagner cent presque à coup sûr, pourquoi ne le ferions-nous pas ?

Le taux que réclameraient nos ban-



MOULIN MALABAR A HUILE.

ques agricoles ne saurait plus être usuraire, et tout le monde trouverait son compte.

Encore, s'il est permis d'aventurer une proposition, pourquoi ne ferions-nous pas en Cochinchine un essai de culture administrative, pour ainsi dire? L'administrateur de l'arrondissement fournirait aux cultivateurs de son ressort, moyennant un loyer proportionnel à la récolte, les outils, les buffles de labour et les semences. Les riz seraient ensuite livrés dans des magasins centraux établis dans chaque province, et là viendraient s'approvisionner les marchands chinois ou autres. On supprimerait ainsi la foule des intermédiaires, qui enlèvent aux vrais travailleurs et au pays même la totalité des bénéfices.

Le riz, selon le terrain où il est repiqué, produit une espèce particulière; on compte ainsi plus de deux

cents espèces différentes, dont les plus estimées sont celles de Gocong et Vinh-Long, sur le grand bras du fleuve.

Au même titre que le commerce, les industries sont d'autant plus prospères qu'elles se rapprochent davantage de la culture du riz.

L'industrie de décortiquerie et de blanchisserie de riz ne fait que croître, au détriment, sans doute, des petits décortiqueurs indigènes ; cependant, le développement des vastes usines européennes, qui occupent un grand nombre d'employés annamites, sans chômages, est du meilleur effet.

Il y a cinq ou six usines pour cette industrie, tant à Saïgon qu'à Cholon ; elles sont toutes prospères et préparent la totalité des riz d'exportation. Mais il y a place pour de nombreuses autres manufactures du même genre ; lorsque la récolte est abondante, il arrive que

des gerbes de riz moisissent dans les rizières en attendant les jonques chinoises qui doivent les enlever, car l'Annamite, la récolte achevée, considère sa tâche comme remplie et n'a garde de se donner la peine de charroyer lui-même ses produits à la ville prochaine ; il attend.

Chose bien curieuse, il n'existe pas dans la Cochinchine française une usine de tissage. De telle sorte que, les riz étant mis dans des sacs, comme chacun sait, après leur préparation, les industriels doivent se procurer des sacs à Hong-Kong ou à Singapore. Les plantes textiles ne manquent pas cependant dans la colonie même et une usine de tissage aurait la faculté d'enrichir rapidement ses actionnaires ; mais la difficulté est de trouver des actionnaires pour nos colonies françaises, qui ne demandent que quelques capitaux et

un peu de confiance pour devenir les plus riches du monde.

Pour ce qui regarde les progrès incessants de l'Indo-Chine tout entière, le Ministre des Colonies, à l'occasion de la discussion générale du Budget de 1900, a apporté à la tribune de la Chambre des Députés des paroles décisives.

« En 1897, a dit M. Decrais, le commerce extérieur de l'Indo-Chine s'est élevé à 143 millions ; il a été de 166 millions en 1898, soit un excédent de 23 millions. Ce sont là des résultats assez sérieux pour avoir permis, cette année, au budget général de l'Indo-Chine, d'alléger de 800,000 francs nos finances métropolitaines. »

Et rendant hommage à M. Paul Doumer, l'infatigable Gouverneur général de l'Indo-Chine, le ministre a ajouté :
« C'est un résultat qui atteste, avec

les ressources de cette incomparable colonie, la sagesse de la méthode qui les a mises en valeur. Tout porte à croire que ces progrès suivront une marche ascendante, à la condition que le même esprit de prévoyance, de suite et d'économie qui les a obtenus, continue à présider à la direction de la colonie. »

XVIII

CHAMBRE DE COMMERCE — CHAMBRE D'AGRI-
CULTURE — LE CHEMIN DE FER DU
LANG-BIANG.

Saïgon possède un Tribunal et une Chambre de Commerce. Cette dernière, qui compte des membres indigènes, travaille courageusement au développement du commerce français en Indochine, à son expansion en Extrême-Orient. Grâce aux efforts communs, elle a su s'attirer la considération du commerce des pays voisins par sa lutte énergique pour le développement de

l'importation des produits français, tissus, fers, conserves, etc., et la vulgarisation de nos marques de fabrique.

La Chambre d'Agriculture, qui est de création récente, travaille de son côté à favoriser et à faciliter l'extension de la colonisation agricole : culture du riz, du café, des plantes à caoutchouc, du poivre, des manguiers, etc. Elle étudie les moyens d'améliorer les races chevaline et bovine et de combattre la prophylaxie des épidémies si redoutables et si inquiétantes dans ce pays, où l'indigène indifférent et apathique ne fait rien pour enrayer la marche d'un fléau.

Dès sa formation, la Chambre d'Agriculture a réclamé des mesures propres à assurer la main-d'œuvre asiatique qui, trop souvent, fait défaut au colon et a demandé que les rapports d'employeurs à employés, presque toujours sujets à



23.

CHAMBRE DE COMMERCE.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

contestations, fussent l'objet d'une réglementation sévère.

Jusqu'à ce jour, la Cochinchine ne possède d'autres voies ferrées que les 70 kilomètres de la ligne Saïgon-Mytho, les deux petites lignes qui desservent Cholon : route haute, 5 kilomètres ; route basse, 7 kilomètres ; et le tramway de Saïgon-Goviap par Dakao et Giadinh, 8 kilomètres, auxquels viennent s'ajouter les 2 kilomètres de l'embranchement Dakao-Tan-Dinh. En tout, à peine une centaine de kilomètres.

Bien que certains prétendent que pour l'Asiatique, patient, insouciant des heures qui s'écoulent, le fameux aphorisme anglais sur la valeur du temps est totalement inconnu, il importe que de nouveaux chemins plus rapides soient préparés aux activités qui s'éveillent.

En Cochinchine, la ligne ferrée de

Kanh-Hoa-Lang-Biang, qui va s'ouvrir, sera l'amorce sud du réseau qui réunira entre elles les grandes villes des diverses provinces de l'Indo-Chine. Cette ligne doit avoir pour la colonie une importance stratégique de premier ordre. Prolongée de Saïgon au cap Saint-Jacques, elle contribuera à augmenter la fortune commerciale de la colonie, en ouvrant des débouchés à des contrées fertiles et prospères. Elle assurerait, de plus, la sécurité de la colonie en cas de guerre, en mettant sa capitale à l'abri d'un coup de main.

Un des premiers avantages que retirera la Cochinchine de la construction de la ligne Saïgon-Kanh-Hoa-Lang-Biang, sera de se trouver rapprochée du sanatorium du mont Lang-Biang dont va être doté l'Indo-Chine.

XIX

AUTOUR DE SAIGON — LA CHASSE THUDAUMOT — MYTHO

Saïgon a droit à toutes les préférences. Mais, malgré les délices de la ville capitale, on serait impardonnable de négliger les routes d'eaux si pratiques que tra-cent en tous sens les arroyos chevelus, qui font la richesse et la commodité du delta du Mékong.

Et encore, faut-il se presser de faire vite ces petits voyages, avant que l'inévitable apathie coloniale ne vienne mettre des entraves aux bonnes volontés

et faire échouer les parties que de plus courageux s'efforcent d'organiser.

La chasse, presque toujours heureuse, décide souvent les plus inamovibles à courir la brousse et à abandonner pour quelques heures les chères habitudes. Le séjour plus ou moins prolongé en sampan n'a rien qui soit pour déplaire. Les boys ont soin de préparer les lits, voire les moustiquaires pour les délicats, et, très à l'aise dans ces larges bateaux plats, on glisse, doucement bercé par le rythme des rames, et l'on dort de belles nuits, rafraîchi par la brise du fleuve.

Le voyage est organisé, calculé avec les marées, de façon à toucher au terrain de chasse au matin. Chaque chasseur choisit son poste un peu au petit bonheur, et les piqueurs annamites lancent les chiens, qui ne tardent guère à mener. Il est rare qu'on retourne au

bateau sans traîner sur la claie quelques *con-naï* (cerf), *con-man* (chevreuil), ou *con-huou* (daim).

Certaines régions de la Cochinchine, resserrées, en petites îles, entre des bras de rivière assez importants pour gêner l'émigration de la gent à poil, sont giboyeuses à un point qu'on ne peut croire. Le cerf, que l'Annamite ne poursuit guère, est parfois si peu craintif qu'il vient montrer ses bois et son long museau curieux au bord des mauvais sentiers bossués, au passage criant et grinçant des charrettes à buffles du pays.

Les chasseurs plus modestes laissent en paix le gros gibier et s'accommodent fort bien de la guerre aux coqs sauvages, ou aux bécassines dans les rizières. Le coq est assez rare autour de Saïgon, mais les bécassines y foisonnent. Moins vives que leurs sœurs d'Europe, leurs

crochets ne réussissent pas à les mettre à l'abri du plomb, et c'est par douzaines que les chasseurs à peu près habiles comptent leurs pièces au tableau.

Une chasse bizarre, et un peu macabre d'ailleurs, est la chasse aux singes comme elle se pratique dans certaines régions. Ceux qui ont chassé quelquefois dans la Basse-Cochinchine savent que cette contrée est infestée de singes de toutes tailles et de tous pelages.

Toutefois, ce sont les plus petits types de la race simiesque qui font le plus de dégâts parmi les récoltes des indigènes, car ils sont les plus nombreux, et les Annamites soutiennent une lutte sans trêve contre ces ennemis de petite taille.

C'est qu'en une seule nuit, toute une récolte de riz, de cannes à sucre et de fruits, peut disparaître à la suite d'une



24

BUFFLES.

de leurs invasions. On en a vu dans un champ de cannes à sucre qui cassaient de leurs doigts infatigables les jeunes tiges des succulents roseaux, sans songer même à les approcher de leurs bouches repues.

C'est avec de grands cris, en faisant retentir les gongs, et en allumant des torches qu'on parvient à mettre en fuite ces hordes de pillards.

Pour les Annamites, la chasse aux singes a un double but : elle purge la campagne de la gent simiesque, et elle leur fournit une chair appréciée. C'est un mets recherché ajouté à leur maigre ordinaire.

La guerre étant résolue, les Annamites font crever du riz à l'étuvée dans une grande marmite ; une partie de ce riz appétissant est servie sur le couvercle retourné. Au reste de ce que contient la marmite, on mélange quel-

ques poignées de forts piments réduits en poudre.

L'appât est disposé très en vue et les chasseurs se cachent aux environs, épiant ce qui va se passer. Un singe arrive, puis deux, puis trois, un quatrième les suit; ils s'avancent prudemment. Le nombre de ceux qui viennent s'inviter au festin qui leur a été préparé, augmente à vue d'œil. Maintenant ils sont dix, quinze, vingt, on ne les compte plus. Le plus hardi s'approche de la marmite, tend vers le riz une main avide, la porte pleine à sa bouche et fait une grimace de satisfaction; c'est le signal du pillage; le reste de la bande se précipite, se bouscule; c'est à qui arrivera le plus vite, à qui aura la plus grosse part. Dans cette mêlée de singes, le couvercle est projeté au loin, mais la marmite s'offre à leur gourmandise, pleine de riz pimenté. L'assai-



21.

ARROYO DE LA POSTE.

sonnement n'est pas tout à fait de leur goût, mais ils n'y regardent pas de si près; seulement, les larmes leur viennent aux yeux, ils y portent les doigts imprégnés de sauce au piment, ils y déterminent une violente cuisson qui les aveugle. Alors commence une scène indescriptible: chaque singe par des cris aigus, des grimaces risibles et des gestes désordonnés, essaye de faire comprendre, à ses compagnons qui n'y voient pas mieux que lui et souffrent tout autant, les sensations qu'il éprouve et le supplice qu'il endure.

C'est le moment où les chasseurs entrent en scène. Armés de solides bâtons de bambou ou de bois de fer, ils tombent à bras raccourcis sur ces déplorables victimes de la gourmandise.

Chaque coup vigoureusement asséné sur la tête, jette à bas une pièce de

gibier. C'est promptement et sûrement fait. On pourrait ajouter : et fait en silence, car les chasseurs doivent s'abstenir de parler, s'ils ne veulent déceler leur présence, et voir la troupe entière, malgré sa cécité momentanée, se disperser dans toutes les directions.

D'habitude on épargne les plus jeunes singes; on s'empare d'eux et on leur lie les pattes derrière le dos; ils serviront d'amusement aux enfants en attendant d'aller figurer à leur tour dans le garde-manger.

Le rat palmiste, *con-sap* (sorte d'écu-reuil), le paon, sont des chasses d'amateurs qui trouvent leurs enthousiastes.

Les tigres, malheureusement nombreux en Cochinchine, peuvent devenir de dangereux voisins pour les animaux domestiques. Il leur arrive d'enlever des chiens devant les piqueurs, mais ils fuient à l'approche de l'Européen.



ROUTE DE BINH-LOI.

L'Annamite leur est moins antipathique, et les statistiques enregistrent chaque année un certain nombre de victimes du seigneur tigre (*ong-cop*).

Il y a naturellement une spécialité de chasseurs de tigres. Le danger de ce sport attire les audacieux, et la valeur de la dépouille allèche les intéressés.

Le piège au porc ou au chien est des plus usités et couramment employé par les habitants des villages forestiers.

A proximité d'une route ils enfouissent profondément dans le sol, les unes contre les autres, inclinées et croisées en chevaux de frise, de solides palanques reliées entre elles par tout un écheveau de liens en rotin. Ils établissent ainsi une étroite allée fermée à l'une de ses extrémités, longue de quatre à cinq mètres, large d'environ

soixante-dix centimètres et haute intérieurement d'un mètre. Une trappe à bascule faite de lourds madriers, ferme l'ouverture laissée libre. Dans l'intérieur du piège, au fond, on attache l'animal qui doit servir d'appât. Un filet à larges mailles est tendu verticalement entre cet animal et la partie ouverte. C'est en s'élançant sur l'appât placé à courte distance du filet que le fauve, renversant l'obstacle, déclenchera la trappe et se trouvera emprisonné avec sa victime ; là, il succombera, mourant de faim ou lardé de coup de lances.

Quelques fins tireurs attendent le tigre à l'affût avec des balles explosibles, et abattent ainsi, au prix d'un sérieux danger quelques-uns de ces fauves.

Les pièges réussissent bien mieux et ont l'avantage de n'offrir au chasseur aucune espèce de péril.

A Saïgon, la chasse est, pour le grand



25

PAGODE DE THUDAUMOT.

nombre, un constant prétexte à promenades en tous sens. Et, au gré des marées qui renversent deux fois par jour le cours de la rivière, on remonte le sens naturel du fleuve, ou l'on descend du côté de la mer.

Thudaumot est le terminus favori de ceux qui s'engagent dans le cours supérieur de la rivière de Saïgon, tandis que le cap Saint-Jacques est la dernière attraction de ceux qui préfèrent le cours aval.

Le port de Thudaumot, à quelques heures de chaloupe au Nord de Saïgon, mérite la faveur dont il jouit. Gentiment étagée sur le flanc d'une colline, la petite ville a déjà de l'allure. L'hôtel de l'administrateur, coquettement construit en haut du bourg, domine le fleuve et les immenses rizières de l'autre rive.

Mytho, port avancé dans les terres,

sur le grand fleuve Mékong, est, après Saïgon-Cholon, la ville importante de la Cochinchine française.

Pour permettre un transit plus facile aux nombreuses richesses qui descendant du haut Mékong et des grands lacs poissonneux du Cambodge, on a réuni Mytho à Saïgon par un chemin de fer ; cette ligne, relativement courte — elle n'a que 70 kilomètres environ — a été d'une exécution longue, délicate et difficile à cause des affaissements renouvelés du terrain peu résistant qu'elle traverse.

Des travaux d'art d'une hardiesse ou d'une puissance remarquable se trouvent sur la route, et le voyage s'effectue à travers de grasses rizières, de larges arroyos, des marais, ou des bois de cocotiers et d'aréquieres.

On va à Mytho en trois heures ; c'est un petit voyage, et il n'est pas un Eu-

ropéen, de passage à Saïgon, qui ne soit allé voir le célèbre parc aux caïmans.

Dans un vaste vivier bien sale, grouillent les uns sur les autres, une multitude de ces vilains animaux, noirâtres, vaseux, horribles. Rien n'est curieux comme le débit qui se fait de leur chair, et rien n'est barbare comme le genre d'amputation qu'on leur fait subir. A marée basse on retire de la vase un de ces animaux qu'on amarre solidement à un arbre, la tête en l'air, puis avec un *coupe-coupe*, sorte de coutelas large et affilé, on lui enlève un mètre à un mètre et demi de sa queue, qui se vend par petits quartiers aux Annamites friands de cette huileuse nourriture.

L'opération terminée, on détache le patient et on le rend au vivier, où il plonge en laissant une longue traînée de sang. Il est alors respecté de ses bourreaux tout le temps que sa queue

met à se reproduire, puis il subit un nouveau martyr, et ainsi de suite. Ce genre de cueillette est très original, et les Annamites, avec la froide cruauté des Orientaux, ont intelligemment exploité la curieuse propriété qu'ont ces animaux de pouvoir rétablir avec le temps une partie entamée de leur personne.

XX

LE CAP SAINT-JACQUES — UNE VILLE NOUVELLE

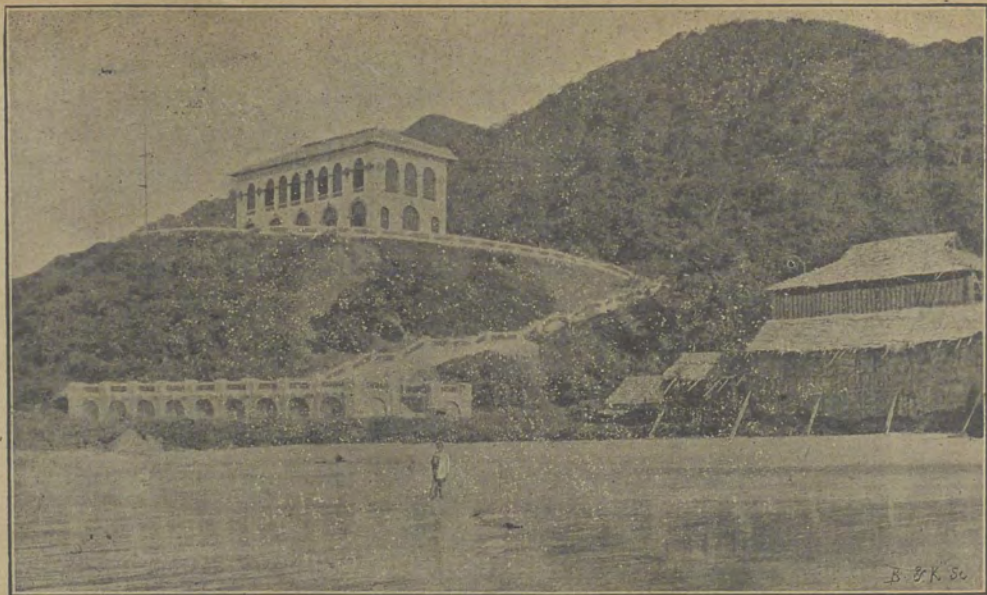
Une promenade appréciée, quoique lointaine, est celle du cap Saint-Jacques, pointe extrême Sud de la presqu'île cochinchinoise dans la mer de Chine. C'est là que les Saïgonnais viennent respirer à pleins poumons le grand air salé.

Au pied de la montagne du phare, la baie des Cocotiers offre tous les agréments d'une station balnéaire. La plage?

semée d'un sable très fin, s'étend en pente douce sur plusieurs centaines de mètres.

Les moyens de défense du cap Saint-Jacques, nuls il y a quelques années, — ils se composaient uniquement de deux batteries rasantes assez mal armées, paraît-il, — viennent d'être l'objet de travaux considérables, grâce à la vigilance de M. Paul Doumer. Il se rendit vite compte de l'infériorité défensive de ce point important de nos côtes indo-chinoises en cas de conflit avec une puissance maritime.

Depuis deux ans, des travaux militaires considérables y ont été entrepris et conduits à bien. Une quinzaine de batteries ont été terminées, ou sont à la veille de l'être ; elles sont desservies par de larges et commodes routes de montagne, et reliées entre elles par tout un réseau électrique et télépho-



VILLA DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL AU CAP SAINT-JACQUES.

BIBLIOTHÈQUE

LE CAP SAINT-JACQUES

299

nique. Des casernes pour la garnison du cap sont en voie de construction.

D'autre part, les travaux de prolongement de la jetée sont poussés à six ou sept cents mètres. Grâce à cette jetée, les courriers et les navires de fort tonnage trouveront, en toutes saisons, un abri sûr contre les moussons.

Mais ces travaux de défense ou d'utilité publique ne sont pas les seuls qui aient été entrepris au cap Saint-Jacques et, comme par enchantement, une ville coquette, avec de larges avenues plantées d'arbres, y est née, qui s'agrandit chaque jour.

La plage s'est couverte de jolis cottages; un hôtel offre aux baigneurs tout le bien-être désirable.

La Douane a installé ses services dans un logis construit pour elle. Les frères des Écoles chrétiennes ont bâti un vaste collège, et les sœurs de Saint-

Paul de Chartres ont aménagé un pensionnat ; la Mission a même jeté, dans la nouvelle ville, les fondations d'une église. L'Administration a construit un pavillon pour son représentant ; elle a créé une école laïque et un sanatorium ; on a bâti un marché.

Enfin, sur un éperon à flanc de coteau, commandant la rade et parfaitement orientée, s'élève la villa du Gouverneur général ; villa modeste, ainsi l'a exigé celui qui l'occupe, mais sa situation, les jardins qui l'entourent et sa haute terrasse lui donnent un grand caractère d'élégance dans sa simplicité.

A proximité, au pied de la montagne, les officiers occupent un pavillon spécialement bâti pour eux.

Le séjour du cap est agréable et bienfaisant pour les Saïgonnais ; là, ils peuvent goûter quelque fraîcheur, grâce à la brise du large. Malheu-



96

PHARE DU CAP ET BAIE DE TI-OUANE.

reusement, l'eau potable est rare au cap; on boit de l'eau précieusement recueillie dans les citernes pendant la saison des pluies.

Le voyage au cap Saint-Jacques est assuré par un service régulier de bateaux à vapeur des Messageries fluviales, partant de Saïgon tous les deux jours.

En tous sens, il y a de délicieuses excursions à faire; si l'on gravit le mont du Phare, le gardien fait, avec une grâce charmante, les honneurs de sa petite installation, de sa tour, qui porte ses feux à 30 milles au large; une autre route conduit, à travers des dunes mouvantes, sur la côte de la baie de Ti-Ouane, aussi nue et déserte que la baie des Cocotiers est verte et riante.

XXI

LE RETOUR EN FRANCE

Dans la carrière vagabonde des Colonies, il n'est si beau pays qui fasse oublier la chère Patrie. Colons, fonctionnaires ou officiers regardent avec ardeur du côté de la France absente depuis de longs mois. Là où on est heureux, là n'est pas cependant la Patrie, et ceux-là connaissent l'attrait instinctif du sol natal qui ont passé les frontières !

Une dernière fois, on fait la route du

cap Saint-Jacques et le navire prend le chemin de France.

Les courtes escales de Singapore, de Colombo, sèment sur la route du retour des souvenirs rapides, un peu confus. Et pendant les longues traversées, on peut à loisir suivre les ébats des marsouins, les fugues des poissons volants et, le soir, la légendaire phosphorescence des mers indiennes ; jusqu'à l'horizon, les eaux semblent illuminées par de profonds foyers électriques.

Puis passent Suez et le canal. De l'un et l'autre côté, le désert avec ses mirages lointains et son étendue de sable, immense et triste. Dans les grands lacs, les bouées lumineuses miroitent à la surface de l'eau, rouges, vertes ou blanches.

L'Égypte, aujourd'hui désolée et morte, évoque, avec ses souvenirs magnifiques, tout un monde passé, enfoui

pour jamais dans l'éternel sommeil de sa splendeur. C'est l'énigme éternelle

« Des grands sphynx allongés au fond des solitudes
« Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin. »

sur cette civilisation inféconde, qui n'a laissé de son antique puissance que d'impérissables souvenirs de faiblesse, de mort, de néant : les « Tombeaux des Rois ! »

Après Port-Saïd, cet immense campement aux maisons de bois, la côte s'allonge unie et sablonneuse, très basse....

Enfin, se devine, bien loin encore, la côte de Provence. Tout le monde, sur le pont du navire, a l'œil fixé sur la ligne blanchâtre, sans trop penser à autre chose qu'à la France qu'on va revoir, qu'on va fouler de nouveau.

On tient les yeux obstinément bra-

qués sur ce lointain où Marseille se dessine peu à peu. Bientôt se distingue, vague, la montagne du Port, puis la Vierge d'or, et la cathédrale avec ses dômes byzantins. On aperçoit les docks et leur longue file de constructions. Les regards sont à peine distraits par les voiles latines des pêcheurs qui battent les flancs du navire avec leurs grandes ailes blanches.

Alors, tout se détaille plus nettement.... Nous entrons dans le port; d'instant en instant on se rend compte du mouvement de la grande cité.... Nous sommes à quai!

Les manœuvres de l'accostage, la cohue du débarquement troublent un peu le charme de cette seconde tant désirée, de ce pas sur le sol de France. Et la réalité apparaît, moins douce, peut-être, que l'espérance caressée pendant les longues rêveries et les

grands repos des nuits lointaines sur la
chaise longue, bercés par les vagues
illuminées de la mer des Indes!

FIN

TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Pages
1. M. Paul Doumer, ancien Ministre des Finances, Gouverneur général de l'Indo-Chine.	1
2. Statue de Francis Garnier.	7
3. La <i>Triomphante</i>	13
4. Mouleurs et sculpteurs	17
5. Hôtel des Postes et des Télégraphes	25
6. Hall de l'Hôtel des Postes	31
7. Palais du Gouverneur général de l'Indo-Chine.	37
8. Cercle militaire	49
9. Tirailleur annamite.	53
10. Jardin de la Ville.	61
11. La Cathédrale de Saïgon	65
12. Palais du Lieutenant-Gouverneur de la Cochinchine.	69
13. Casernes de l'infanterie de marine	73
14. Palais de Justice	77
15. Justice de Paix.	85
16. Monument de l'amiral Rigault de Genouilly	91
17. Rue Nationale	97
18. Les Moïs	103
19. Femme annamite	109

20. Les Annamites	121
21. La Congaïe	127
22. Chemin de fer de Cholon	133
23. Chinois et sa voiture malabare	137
24. Le grand canal de Cholon	141
25. Théâtre indo-chinois	145
26. Le Supplice de la cadouille au théâtre.	149
27. Le Tong-Doc de Cholon	153
28. Palais du Tong-Doc	157
29. Femme de Mandarin annamite	163
30. Mandarin annamite	169
31. Pagode de Cholon	175
32. Restaurant ambulante	181
33. Jeu des trente-six bêtes	193
34. Charrette à bœufs	209
35. Fumerie d'opium	217
36. Main d'un lettré annamite	241
37. Repiquage du riz	253
38. Moulin malabar à huile	259
39. Chambre de commerce	269
40. Buffles	277
41. Arroyo de la Poste	281
42. Route de Binh-Loi	285
43. Pagode de Thudaumot	289
44. Villa du Gouverneur général au cap Saint-Jacques	297
45. Phare du Cap et baie de Ti-Ouane	301

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	1
I. — Aspect de Saïgon. — Port de commerce. — Port de guerre. — Premières impressions. . .	3
II. — L'installation. — Les meubles. — Les bibelots. — <i>L'auktion</i> . . .	15
III. — La popote.	27
IV. — Le monde. — Réception. — Clans. — Les bals	39
V. — Les promenades. — Le Tour de l'Inspection. — Jardin botanique. — Jardin de la Ville. .	55
VI. — Les monuments. — La cathédrale. — Le Gouvernement général. — Les statues. — Rues et boulevards	63

VII. — Saïgon port de mer. — Le courrier de France. — Un port chinois. — Épandage artificiel	83
VIII. — La colonisation de nos jours. — Les ancêtres des Annamites. — Châmes et Ciampa	99
IX. — L'Annamite. — Caractère. — Costume. — Bijoux. — La femme indigène.	117
X. — Cholon. — Le palais hospitalier du Tong-Doc. — Bourgeoisie annamite et chinoise	131
XI. — Solennités locales. — Le Têt. — La fête du Dragon	165
XII. — Les jeux. — Le <i>bacou'n</i> . — Les loteries. — Le jeu des trente-six bêtes. — Combats de grillons.	185
XIII. — Le théâtre. — Le Grand Opéra.	199
XIV. — Les courses. — La course en charettes à bœufs. — Bicyclettes et automobiles.	203
XV. — L'opium. — Rêve et réveil	213
XVI. — La Mission. — La Sainte-Enfance. — Collèges. — Écoles	237

TABLE DES MATIÈRES		315
XVII. — Situation commerciale de la Co- chinchine. — Le riz		245
XVIII. — Chambre de commerce. — Cham- bre d'agriculture. — Le chemin de fer du Lang-Biang.		267
XIX. — Autour de Saïgon. — La chasse. — Thudaumot. — Mytho.		273
XX. — Le cap Saint-Jacques. — Une ville nouvelle		295
XXI. — Le retour en France		305

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONESIEN
BIBLIOTHÈQUE

Université Côte d'Azur. Bibliothèques